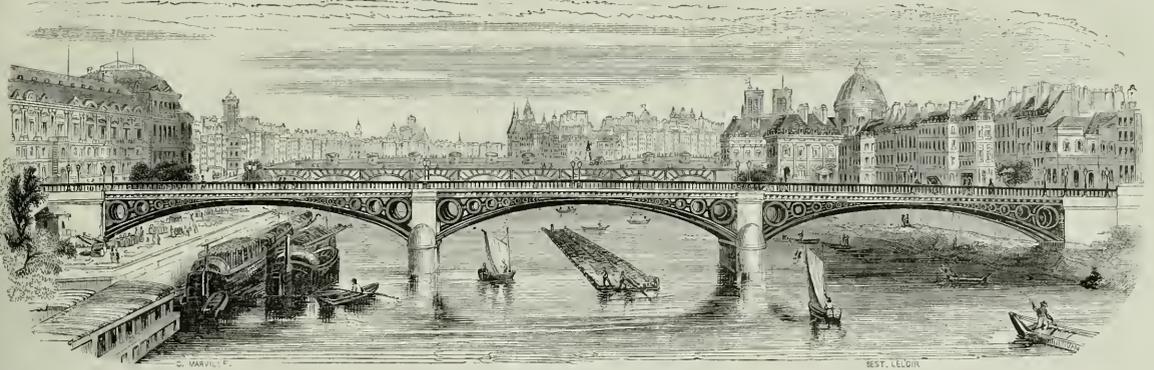


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75

N^o 366. VOL. XV. — SAMEDI 2 MARS 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger. — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Concours pour le prix de 10,000 francs. — Post-scriptum. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Les noces de Luigi (suite). — Lettres sur l'Ecosse, n^o 1. — Notes et études sur les publicistes contemporains (suite et fin). — Lettre de M. Hoefler à M. de Sauley. — Bibliographie. — Calendrier astronomique illustré. — Borne-poste. — Variétés. — Correspondance.

Gravures : Tentative d'assassinat sur le prince Musignano à Rome. — L'amiral Trump; Eruption du Vésuve; Episode de l'an II de la République. — Théâtre de l'Opéra, *Stella*, ballet. — Lettres sur l'Ecosse: Edimbourg; Chapelle d'Holyrood; Château de Roslin; Château de Linlithgow, dessin de M. Bouquet; Les lavandières écossaises, d'après un dessin de M. Gavarni. — L'Océan. — Calendrier astronomique, 2 gravures. — Nouvelles boîtes aux lettres. — Rébus.

Histoire de la semaine.

Les dernières nouvelles de Rome sont affligeantes. Le carnaval et la confusion qui naît des divertissements publics à cette époque ont été signalés par des actes qui témoignent de la persévérance furieuse et du ressentiment implacable du parti républicain. Plusieurs de nos soldats ont été assassinés depuis que nous occupons la ville; mais ces criminelles vengeances semblaient avoir fait place à la résignation parmi les vaincus. L'histoire du dernier carnaval de Rome, témoignage douloureux d'une recrudescence homicide, est une page qui mérite sa place dans cette chronique; nous l'empruntons, en l'abrégant, à la correspondance du *Journal des Débats* :

« Notre carnaval, à la réserve du masque interdit par le ministre de la police, consiste, comme dans les années précédentes, en promenades au Corso, avec ou sans travestissements, en échange de bouquets de voiture à voiture, et en combats inoffensifs à jeter des dragées nommées *confetti*. En apparence, les choses procèdent à la manière accoutumée. Pour les jeunes officiers de notre armée et pour les quelques étrangers présents à Rome, il ne s'agit que d'un jeu attrayant, et ils en jouissent; pour les partis politiques, au contraire, le carnaval s'est changé en une espèce de champ clos, où ils ont essayé d'éprouver leurs forces respectives et de se compter : les uns en s'abstenant de paraître dans les rues, les autres en s'y montrant. L'initiative de cette lutte appartient au parti mazzinien. La veille du premier jour du carnaval, des avis menaçants, manuscrits et imprimés, furent affichés aux coins des places ou envoyés à



Tentative d'assassinat sur le prince Musignano à Rome.

Je cite textuellement un passage du discours prononcé par M. Dumas devant la commission du Conseil d'Etat :

« Je suis fier de n'être d'accord avec mon confrère Scribe sur aucune des propositions qui vient d'émettre relativement aux théâtres d'enfants, à la liberté des théâtres, aux privilèges. Les théâtres d'enfants, a-t-il dit, sont immoraux. C'est vrai; mais on peut les soumettre à une police rigoureuse : ils ne le seront plus. Ne les détruisez pas : c'est une pépinière précieuse de comédiens. »

M. Scribe : « Et le Conservatoire ? »

M. Dumas : « Le Conservatoire fait des comédiens impossibles. Qu'on ne donne n'importe quoi, *un garde municipal licencié en Fierrier*, un *boutiquier retiré*, j'en ferai un acteur; mais je n'en ai jamais pu former un avec les élèves du Conservatoire. Ils sont à jamais gâtés par la routine et la médiocrité de l'école; ils n'ont jamais étudié la nature, ils se sont toujours bornés à copier plus ou moins mal leur maître. Au contraire, dès qu'un enfant est sur le théâtre, ce qu'il peut y avoir en lui de talent se développe naturellement; c'est ainsi que se sont formés presque tous nos grands comédiens modernes. »

Je n'ai point à prendre parti en faveur du garde municipal et du boutiquier retiré, qui me paraissent pourtant quelque peu malmenés par ce haut baron du feuilleton. Dans l'esprit de M. Dumas, le garde municipal tient, à ce qu'il paraît, le milieu entre le mollesque et l'éponge; cet infortuné est à l'idéal intellectuel ce que, dans l'ordre plastique, la grenouille est à l'Apollon du Belvédère. Encore une fois, je n'ai point à me prononcer sur cette grave question. M. Alexandre Dumas est un homme qui se connaît en intelligence et en gardes municipaux; et s'il a si lestement parodié un brevet de crétinisme à ces intéressants militaires, c'est qu'ils sont probablement restés insensibles et l'arme au bras, dans leurs sorts de service, devant les beautés dramatiques de *Monte-Cristo* et des *Girondins*. Passons.

Jusqu'à ce jour, on avait supposé que le Conservatoire, cette école de déclamation ouverte aux jeunes gens qui se destinent au théâtre, avait sa raison d'être, comme l'École Polytechnique, comme l'École Normale, comme l'École Forestière, comme toutes les écoles spéciales : on s'était trompé. Le Conservatoire, c'est M. Dumas qui le dit, est une superfétation. Cela existe, on ne sait pourquoi. M. Dumas fournit des preuves à l'appui de son opinion. Non-seulement il n'est pas sorti un seul grand comédien du Conservatoire, mais il lui a dû avoir étudié au Conservatoire pour être un comédien déplorable et pour être classé dans l'échelle artistique au-dessous de l'hituier et du garde municipal. Donnez à M. Dumas *n'importe quoi*, et il se charge de le façonner, au bout de quelques leçons, en un acteur présentable; mais ne lui envoyez pas surtout un élève de M. Ligier, de M. Samson ou de tout autre professeur, il ne pourrait pas même en faire un ligurien du Cirque ou la quatrième jambe d'un éléphant dans une pièce indienne. Il ne faut pourtant pas un très-grand talent pour remplir le rôle de quatrième jambe; mais un malheureux qui a étudié au Conservatoire a le cerveau tellement atrophié qu'il est capable de prendre la queue pour la jambe et M. Dumas pour un homme sérieux.

Dans de pareilles conditions il semblerait que la Commission du conseil d'Etat n'eût plus qu'un parti à prendre, ce serait de proposer au gouvernement de fermer au plus vite les portes du Conservatoire et de renvoyer les adeptes dramatiques à M. Alexandre Dumas, qui se ferait un malin plaisir d'enrichir de comédiens distingués les différentes scènes de Paris et de la banlieue.

Tel était mon avis après avoir pris connaissance du discours de M. Alex. Dumas, lorsque l'idée me vint de consulter à ce sujet un acteur de la Comédie-Française, qui, pour toute réponse, me mit sous les yeux les registres du Conservatoire depuis 1786, époque de sa fondation, jusqu'à nos jours.

Jugez de mon étonnement; le premier nom qui fixa mon regard fut celui de Talma.

Talma ! l'écrit-je, n'a jamais pu être élève du Conservatoire. Talma était un grand artiste dont l'intelligence dramatique dépassait certainement celle d'un garde municipal ordinaire.

C'est aussi mon opinion, me répondit l'honorable comédien auquel je m'étais adressé, et malgré ma confiance aveugle dans la science professionnelle de M. Dumas, je doute fort qu'il fasse beaucoup de tragédiens de cette trempe.

Mais enfin, lui dis-je, Talma est une exception, nos grands comédiens modernes n'ont point passé par ce pont aux ânes qui s'appelle le Conservatoire ?

— Consultez les registres, me répondit impitoyablement l'artiste, et vous pourrez vous convaincre que M. Alex. Dumas, emporté sur les ailes de sa brillante imagination, a singulièrement abusé des moments de la Commission du conseil d'Etat.

Je me mis à parcourir les registres du Conservatoire depuis 1786, et voici les noms que je remarquai entre autres.

Hommes : Talma, Laroche, Cartigny, Armand Dailly, Samson, Menjaud, David, Ligier, Saint-Aulaire, Beauvau, Provost, Guyon, Perlet, Gonthier, Bocage, Volny, Lockroy et Frédéric Lemaitre.

Femmes : Lantès, Besse Dupuis, Menjaud, Brocard, Mante, Nobilet, Plessy, Mélinec, Brohan, Denay, Maillard, Guillemain, Moreau-Sainti, Allard-Dorval, Augustine Brohan, Allan-Desprésaux, Guyon, Molay et Rachel.

— Ah çà, m'écriai-je à la vue de toutes ces célébrités scéniques, Alexandre Dumas est donc décidément.... un fauteur ?

— Décidément, me fut-il répondu.

C'est-à-dire, repris-je, qu'à l'exception de quelques illustrations comme mademoiselle Mars, qui a reçu des leçons de son père, Monvel, comme M. Régnier, comme Monrose, comme M. Geoffroy et comme quelques autres encore, tous les grands comédiens sont sortis du Conservatoire.

— Comme vous le dites, mon cher monsieur ; ce qui fait

que le Conservatoire n'a pas beaucoup à redouter la concurrence des gardes municipaux dramatiques de M. Alexandre Dumas.

Il ressortait clairement de la lecture de ces registres que le Conservatoire est non-seulement une institution utile, mais une institution nécessaire et indispensable dans l'intérêt de l'art dramatique. Dieu merci ! j'aurais pu citer bien d'autres noms encore vivants dans les souvenirs du public. Que le Conservatoire fournisse bon au mal an un assez grand nombre de médiocrités, je le crois sans peine ; cela doit être ; il ne sort pas de l'École de droit que des Vatimesnil, des Dupin, des Berryer et des Duvergier. L'École polytechnique ne produit pas que des Arago, et l'École de médecine que des Dupuytren ; M. Alexandre Dumas a probablement été élève d'un collège comme tout le monde ; tous ses anciens condisciples ne seraient peut-être pas capables d'écrire aussi agréablement que cet illustre historien le *Collier de la Reine* ou les faits et gestes de *Mylord*, cet intéressant bouledogue de M. Jadin. En un mot, il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe et M. Dumas, lui, y est allé ; nous ne conseillons pas à ceux qui seraient tentés d'entreprendre le voyage après lui, de suivre l'itinéraire tracé par ce touriste vagabond.

Après la courte conversation que je venais d'avoir avec le comédien du Théâtre-Français, conversation qui ne m'apprenait, hélas ! rien de nouveau sur la portée sérieuse des affirmations de M. Dumas, je me demandai comment il ne s'était pas trouvé un homme pour réfuter devant la commission d'enquête le paradoxe de ce professeur dramatique *in partibus* ; comment pas un des nombreux journaux qui avaient publié son discours n'avait pris la peine de prémunir le public contre la fausseté de pareilles assertions ! M. Dumas affirme publiquement que pas un des grands comédiens modernes n'a daigné étudier au Conservatoire, et il se trouve que presque tous sortent de cette école pour laquelle il professe un si profond dédain. Mademoiselle Rachel, Frédéric Lemaitre, Samson, Provost, Ligier, tous les rois, toutes les reines de la scène sont les glorieux produits de cette pépinière de médiocrités ; et savez-vous, s'il vous plaît, ce qu'oppose M. Dumas aux élèves du Conservatoire ? ses propres élèves à lui, les illustres comédiens qu'il a créés et qui n'ont sans doute joué encore que sur les théâtres de Carpentras ou de Saint-Jean-Pied-de-Port, puisque personne n'a eu le privilège de les applaudir à Paris. Hélas ! les gardes municipaux sans emploi, à qui les paroles de M. Dumas auraient fait concevoir quelques espérances d'avenir dramatique feront bien d'entrer, si l'occasion s'en présente, dans la garde républicaine.

Agréé, etc.

Paris, le 25 février 1850.

JUNIUS REDIVIVUS.

M. Bocage, cité dans notre dernier numéro, au sujet de son opinion sur la question de la police des théâtres, réclame contre la vérité d'une anecdote qui termine l'article où nous avons critiqué cette opinion exprimée dans l'enquête ouverte devant une commission du conseil d'Etat. Nous donnons acte à M. Bocage de sa réclamation, et nous admettons volontiers qu'il n'aurait pas souffert l'injure qui fait le trait de récrit. Quel que soit notre sentiment sur l'opinion de M. Bocage en matière de police des théâtres, notre critique aurait dépassé le but, si notre honorable antagoniste pouvait se croire atteint dans son caractère. Nous nous empressons de déclarer que nous le regretterions très-sincèrement.

Courrier de Paris.

Vous allez demander encore des nouvelles de notre ville. C'est toujours ce même tourbillon de plaisirs qui se ressemblent, il faut que cette population ait un grand fond d'ennui à secouer, si l'on en juge par tout ce qu'elle met en usage pour se divertir ; elle se pique fort de varier ses procédés d'amusement, et l'inconstance de son humeur a un faux air d'imagination et d'enthousiasme qui séduit les étrangers : ils considèrent cette capitale comme une seconde patrie inhabitable pendant l'été, mais de grande ressource l'hiver durant, et où il est bon surtout d'aller s'encaïmer. Aux approches de la semaine sainte, le bruit redouble à tous les étages, on se livre à des amalgames étranges, les plaisirs de la chaire se mêlent à ceux du théâtre, le concert change de note et se fait *spirituel*, on danse éperdument avec des sentiments contrits.

C'est d'ailleurs l'époque bienheureuse où chacun salue l'apparition du printemps. Il y a cent manières de fêter cette bienvenue ; pendant que le vieillard ouvre en tremblant sa fenêtre pour le voir passer, une jeunesse impatiente se précipite sur ses pas dans les promenades publiques ; on arboise ses couleurs, le bouquet de violettes ; le jardin des Tuileries n'est plus qu'une vallée remplie d'oiseaux gazouillants, et le long ruban d'asphalte qui monte de l'Obélisque à l'Arc-de-Triomphe est diapré de promeneuses en déshabillé printanier.

Une autre manière de célébrer le printemps, c'est de passer des revues ; ce soin regarde l'autorité, qui depuis quelque temps ne perd aucune occasion de mettre son monde sous les armes. Chaque matin les hussards du bois de Boulogne sont réveillés en sursaut par le bruit du tambour. On tire le canon dans le Champ-de-Mars, faute de pouvoir le faire chanter aux Invalides. Ces manœuvres... d'artillerie sont suivies avec beaucoup d'intérêt par un étamajor d'amazones. La cravache en main, la plume flottante et la bottine éperonnée, ces dames cavalcotent au milieu de la fumée des détonations avec le sang-froid des vieilles moustaches. Napoléon l'ancien n'aurait guère cette introduction furtive de l'élément féminin dans les revues militaires ; il ne voulait pas de femmes dans ses petites guerres,

pas plus que dans ses grandes. Il ne s'est relâché de sa sévérité que pour sa sœur, la princesse Borghèse. « Allons, restez, lui disait-il en cédant à ses importunités ; et se tournant vers les autres qu'il évacuait : « Voyez-vous, mesdames, cette bonne Paulette est plus aguerrie que vous ; elle a vu le feu si souvent ! »

Au risque de faire une observation trop grave à propos d'historiettes sans importance, disons que l'histoire moderne devient extrêmement difficile à écrire. Nos nouveaux ne comprendront rien à celle que nous faisons *travaux*. Dans leur journal, nos Dangeau se contredisent du matin au soir. Louis XV n'en avait qu'un (Dangeau), et l'on sait à quoi s'en tenir sur ses faits et gestes ; aujourd'hui que chacun se constitue le Dangeau officieux de tout le monde, on se perd dans la débâcle des renseignements. Lorsque, dans votre impatience d'avoir des nouvelles du premier salon de Paris, vous interrogez les Bachaumonts qui y jouissent d'une entrée personnelle, voici un échantillon des informations que vous obtenez. Si l'un vous dit : personne n'est exclu de cette terre promise à tout le monde, un autre ajoute aussitôt : on est très-sévère sur l'article des admissions. — Monsieur, reprend le premier, j'y ai rencontré le faubourg Saint-Germain en masse, et le président de la République est l'objet des prévenances des plus grandes dames, il n'est pas jusqu'à son silence qui ne le fasse rêver. — On a du monde, dit le second, mais ce n'est pas celui qu'on voudrait avoir. — Quelle magnificence ! s'écrie un troisième. — L'hospitalité est mesquine et parcimonieuse, ajoute un quatrième. — Ici, la soirée de jeudi était ravissante ; — la-bas, c'est la réplique du Misanthrope ; quoi ! vous avez le front de trouver cela beau ! — *Chœur général* : Oh l'imposant spectacle ! — le ridicule tableau ! — quelle affabilité ! — quelle mauséerie ! — un charme inexprimable ! — un mortel ennui ! — j'y reviendrai. — On ne m'y reprendra plus. — Erivez donc l'histoire après cela ; aussi personne ne voudra croire à l'épisode suivant qu'on nous donne pour authentique.

On dit donc qu'à la dernière réception, l'un de nos plus hauts dignitaires de la République, excellent homme, dévoré de zèle à ce point qu'il en met dans les plus petites choses, se trouva en face d'un visage inconnu. Le premier visage auprès duquel il se renseigne, lui dit en riant : Quoi ! vous ne le reconnaissez pas, c'est le mari de Penelope Smith. — Smith, pensa notre dignitaire, certainement ce nom-là ne figure pas sur mes tablettes. Et aussitôt abordant l'étranger : — Veuillez me dire, monsieur Smith, comment vous vous trouvez ici ? — Mais, répondit l'inconnu un peu troublé, demandez-le à l'ambassadeur du roi de Naples. — Vous êtes un de ses attachés ? — Mieux encore. — Son chancelier ? non... vous êtes donc le frère du roi de Naples ? — Oui. — Comme ! monsieur, daignez recevoir mes excuses. — Quelle *batte* !

Il va sans dire que le comte de Syracuse a été reçu dans bien d'autres salons, et qu'il n'a pas au besoin dû décliner son nom. L'un de nos plus respectables notabilités légitimistes donna samedi une soirée dramatique en l'honneur de l'atfesse ; comme on s'étonnait devant l'amphitryon de la composition du spectacle, tragédie de l'ancien temps jouée par des comédiens de la vieille roche, — « ma foi, répondit-il, je n'ai trouvé rien de plus neuf que le vieux. » Le comte de Syracuse assistait le lendemain à la représentation de *Stella*, le nouveau ballet de l'Opéra, et il aura pu retrouver sur la scène l'illusion de son pays.

Les toilettes les plus brillantes fleurissaient les loges, et le ballet avait les prémices du bal. Pendant que les danseuses bondissaient dans les quadrilles, on lisait dans les yeux des spectatrices le désir de les imiter. Quand on se sent le corps et l'âme exténués par ces exercices, on en prépare d'autres pour se reposer. Béné soit le mois de mars, dont le prospectus sème tant de séduisantes amoures ! Ne dites plus que le pauvre vit du travail de ses mains, il subsiste bien plus du travail des jambes... du riche. Nous sommes accablés de circulaires où la charité se fait danseuse, et l'on demande sa fanfare à la publicité dont nous disposons. On dansera donc demain au Petit-Luxembourg pour les pauvres du XI^e arrondissement ; après-demain viendra le tour des colons de Petit-Bourg, à la salle Sainte-Cécile ; puis les orphelins auront leur soirée au Jardin-d'Hiver, sans oublier les artistes dramatiques, dont les bienfaiteurs danseront cette nuit à la salle Favart.

Indépendamment de son attrait général, ce dernier bal offre des agréments particuliers. Il est placé sous le patronage et l'invocation des noms les plus charmants de la liturgie dramatique ; c'est le brillant état-major et l'armée active du théâtre qui procure les Invalides à ses anciens. Les Luciles aux jupes roses et les fringantes Dorines, Elmire, Léonore, Ninette, Rosine, Armande, Giselle et Frétilion, toutes s'empresent de secourir les Sylvia sexagénaires et les Agnès en ruines. A ce congrès charitable on ces dames convoquent les amis de l'humanité, on voit accourir des philanthropes de toutes les parties du monde. Le prince russe, le lord, le baron allemand, le nabab, la diplomate et sa fleur, la barbesse et ses dignitaires y viennent en foule, et coudoient dans le même quadrille les clercs de la basoche et les commis de la *Barbe d'or* ; ces dames n'ont-elles pas des admirateurs dans tous les rangs ? Le prix du billet est modique, mais la recette est toujours considérable.

Si les apprêts de ce bal n'entraient pas la répertoire courant, il est dit simple qu'il s'opposait à son renouvellement. Le Vaudeville est le seul qui ait tiré quelque chose de sa boîte à malice, les *Secrets du Diable*, pour faire suite aux *Bijoux indiscrets*. Par quel bout prendre l'histoire du seigneur de Nigaudelle, proche parent de Nigaudins ? C'est lui qui possède le talisman au moyen duquel les bijoux parlent et frontent. Cachez vos bagues, mesdames et mesdemoiselles ; dissimulez vos bracelets et vos colliers, on bien tous vos secrets seront révélés par les Nigaudelles. A notre contact de leur pierre de touche avec un de ces ornements surgit le fantôme de son donateur. Chaque fois qu'un

membre de cette illustre famille veut prendre femme, il s'amuse à éprouver le talisman sur la fiancée. Notre Nigau-Geck est sot et mal bâti, mais la rumeur publique lui attribue plusieurs millions, de sorte que son cœur reçoit l'essai sur tous les points. Trois cousines le serrent de près. L'oublié le nom de ces incognites. La première nous arrive du couvent, et l'appel d'un petit page sort de terre à l'appel du talisman; la seconde est une jolie paysanne qui fait dresser autour d'elle toute une garnison; quant à la dernière, sylphide échappée aux besquets de l'Opéra, le talisman rend hommage à sa vertu. Quel est donc ce mystère? Est-ce que, par hasard, l'Opéra serait devenu une pépinière de vierges immaculées et d'innocences authentiques? La vérité, c'est que la sylphide a vai troqué son collier de bayadère contre la simple croix de Loisa, agneau sans tache, fleur de l'Armorique, naïve Chloé qui aime Daphnis sous les traits du lutin Diamant. Pauvre Loisa! faut-il répéter ici les *Secrets du Diable* de collier dont elle se pare? Chacun de ses rubis, touché par le talisman, évoque le fantôme d'un protecteur de la danseuse. Russe, Italien, Péruvien, l'Angleterre et la France, le défilé est interminable, comme la pièce. La morale est sauvée enfin; Loisa épouse celui qu'elle aime et la sylphide s'ennuague. Est-ce là du vaudeville ou de la féerie? L'affiche dit l'un et l'autre; mais on connaît les prétentions de l'affiche. Du reste, elle tient tout ce qu'elle promet; elle ne nous fait pas grâce d'un seul des secrets du diable, et il y en a vingt en jupon court, en robe de gaze et d'un maillot plein d'indiscrétions; on ne lui en demandait pas tant. Le succès n'a rien eu de féerie. Est-ce que M. Clairville aurait perdu sa baguette et le théâtre de la Bourse son talisman?

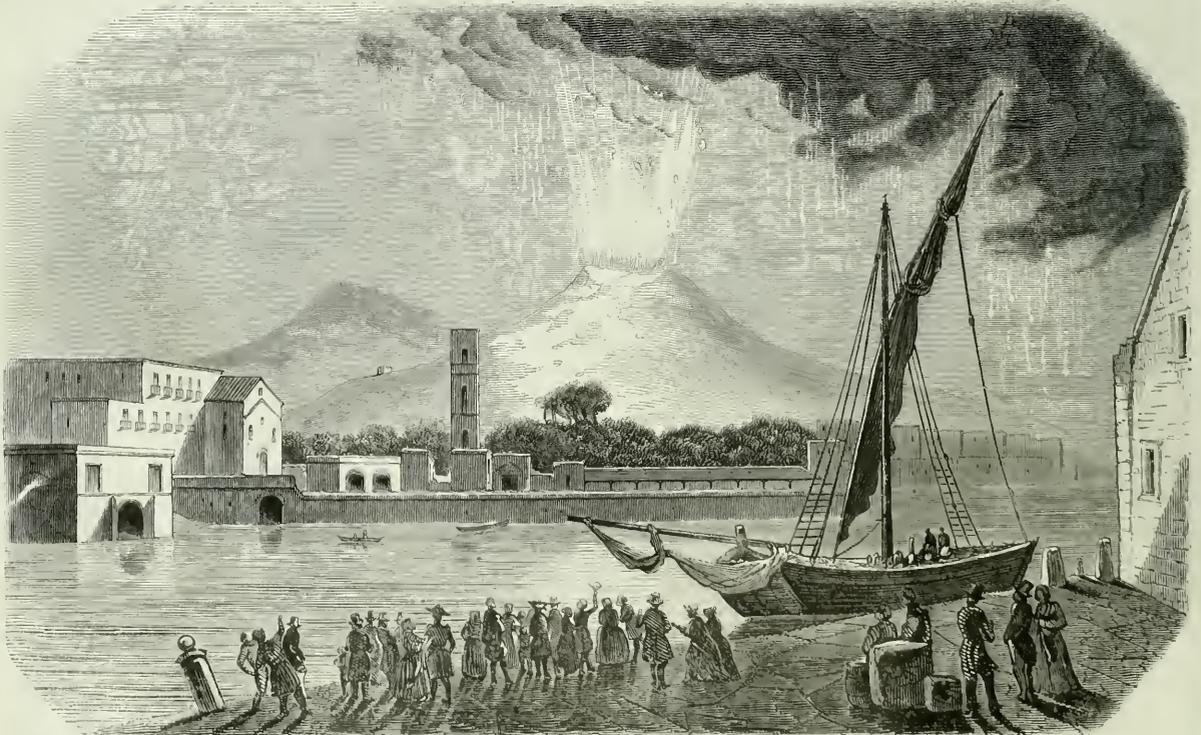
Ce même théâtre montrait dernièrement à son monde le nain dont *l'illustration* vous envoie le portrait. Il s'appelle l'amiral Trump, nom de pure fantaisie. Le fameux Tom-Pouce ne se dannaît pas du général? Les nains et les génies noués ont du faible pour ces titres resplendissants. L'amiral Trump a vu le jour en Frise, que les Samoyèdes appellent *Laponie du Midi*. Il a onze ans, sa taille est de 728 millimètres ou



Jean Hannema, dit l'amiral Trump, âgé de 11 ans, haut de 72 centimètres.

environvingt-huit pouces, il pèse quinze livres. C'est un abrégé complet de toutes les qualités négatives, et un phénomène qui éclipse ses pareils. Il est en progrès sur Tom-Pouce de quelques millimètres en moins. Pour apprécier dignement les qualités de l'amiral Trump, il est nécessaire de le juger par comparaison au par similitude. Il parle à peu près trois langues, comme Bébé, le favori du roi Stanislas. Dans les arts d'agrément et de distraction, on peut l'opposer sans désavantage à l'illustre Jehannot, qui, au jeu d'échecs, tenait tête à son maître le grand Crécy, lequel l'autorisa à tenir école de dés et de tours de gobelet. L'amiral Trump a la passion des armes, il est de première force sur l'escrime, c'est le Saint-Georges des Lilliputiens. Corneille, non pas le grand Corneille, mais Corneille de Lithuanie, le nain de Charles-Quint, courait la bague à Bruxelles dans les tournois, et remportait le prix des armes. Il y a aussi du Jeffrey Hudson, autre nain de haute race, qui, raillé sur sa taille, provoqua en duel le railleur et l'enfla comme uné aiguille. C'est ce Jeffrey Hudson que Davenant célébra en vers et qu'a chanté Walter Scott en prose. L'amiral Trump aura-t-il cette fortune et trouvera-t-il son poète dans la presse? Le moment est précoce et les nains ont la vogue. Puisse ce modeste coup de trompette remuer le monde en faveur de l'amiral Trump!

Le Vésuve a jeté feux et flammes dans la nuit du 10 février. Après avoir grondé pendant trois jours, le Vésuve a éclaté comme un canon trop chargé. Figurez-vous un pin très-élané dont le tronc, arrivé à une certaine hauteur, s'ouvre tout à coup et se déploie en manière d'éventail. Telle est la forme constante du volcan en éruption. C'est la quarante-septième qu'on a constatée depuis celle qu'à décrié Pliny le jeune, et la cinquième depuis le commencement de notre siècle. La plus violente fut celle de l'an 1036, et la plus désastreuse eut lieu en 1682, parce qu'à cette époque le sommet de la montagne était habité. L'éruption de 1737 dura six semaines, celle de 1760 se prolongea pendant plusieurs mois. Hamilton, qui a décrit la suivante (1766), lui attribue une durée sans intermission de trente-six jours.



Eruption du Vésuve en février 1850.

La dernière, qui est loin d'avoir égalé par sa violence et surtout par sa durée la plupart des précédentes, aura causé quelques ravages. La lave, s'étant creusée une double issue, s'échappait par deux cratères. La nappe de feu se déroulait avec lenteur; rien ne lui résistait. Rencontre-t-elle quelque obstacle, elle l'enveloppe de ses replis et, comme le serpent, le broie entre ses griffes de feu. Les arbres se couchent à son approche; les champs sont rasés; les maisons s'écroulent. On parle de quelques personnes victimes de leur curiosité. La dernière éruption avait eu lieu en 1831, le sommeil du volcan aura donc duré seize ans; ordinairement ces explosions se suivent à intervalles beaucoup plus rapprochés. Un fait remarquable par la science, c'est que les vingt-quatre éruptions signalées dans le cours du dix-huitième siècle se sont succédées dans un ordre périodique et presque régulier.

Autre spectacle. Les figurants sont nombreux; la pièce curieuse: C'est du Chenu! Veuillez interroger notre vignette. Une émeute à la porte d'un libraire pour acheter une brochure, la représentation est extraordinaire. On se rappelle l'épisode des deux mousquetaires tirant l'épée et se disputant le dernier



Episode de l'an II de la République.

exemplaire de Gil-Blas; aujourd'hui on se prend aux cheveux pour s'arracher le pamphlet de M. Chenu, ex-capitaine des montagnards. Nous n'avons pas cru pouvoir laisser

bras étendus comme pour saisir une proie qui lui échappe; dans l'une de ses mains on lirait le mot *ordre*, dans l'autre *contre-ordre*, et sur le front de cet homme: *Désordre*. Ph. B.

passer, sans le *pourtraire*, cet épisode de la passion contemporaine. Tous ces messieurs que vous voyez là sont des friands de la chose. Nous saurons dans quinze jours si elle a produit ce qu'on lui demandait; nous ne l'espérons pas; mais nous sommes avertis que le pamphlet Chenu va devenir le titre d'une foule de pamphlets en sens contraires. C'est le cas de parodier le mot de l'abbé Maury: Quand vous aurez remués toutes ces ordures en serez-vous plus propres?

Où se cache la main qui vient d'allumer ce nouveau brandon de discorde? C'est ce que l'avenir dévoilera bientôt; il a éclairci bien d'autres mystères qui semblaient impénétrables; les partis n'y songent guère, mais la nation ne l'oublie pas. On dit que le brochure était prête à éclater depuis longtemps, lorsqu'un *contre-ordre* en arrêta la publication. Si l'on était tenté de s'égarer au milieu de pareilles misères, voici un sujet de caricature qui se recommande au crayon de Cham. Ainsi ce dessin représenterait un homme les

Chronique musicale.

Stella ou les Contrebandiers, tel est le titre du nouveau ballet de M. Saint-Léon, représenté pour la première fois à l'Opéra vendredi de la semaine dernière. Comme tous les ballets possibles, celui-ci est impossible à raconter; le fond est d'ailleurs toujours à peu près le même: une jeune fille et un jeune homme qui s'aiment et dansent dès l'exposition de la pièce, qui, au nœud de l'intrigue, dansent et s'aiment de plus fort en plus fort; qui, enfin, lorsque le besoin d'un dénouement se fait sentir, se marient et dansent de manière à laisser croire qu'ils n'avaient jamais dansé avant le mariage, tant ils y mettent de chaleur, d'entrain, de souplesse et de mouvement. Voilà le compte-rendu véridique de tout ballet con-

venablement intrigué. Pour les détails, il faut les lire dans le livret même de la pièce; autrement on n'aurait jamais une idée exacte de la naïveté des choses qu'un ballet peut exprimer. Cela se vend 1 franc; mais ce n'est certes pas cher, bien qu'il n'y ait que seize pages d'impression, vu le plaisir et la surprise que cela procure. Dire que *Stella* a obtenu du succès, et beaucoup, c'est ne dire rien qui doive étonner personne, puisque *Stella* n'est autre que Fanny Cerreto; de plus, l'amoureux de cette charmante *Stella*, c'est Saint-Léon, le danseur le plus élastique, le plus bondissant, le plus tournoyant qui ait paru jusqu'à ce jour. Ces qualités sont ici merveilleusement à leur place; car Naples et ses en-

vironnements servent de lieu à la scène, et par conséquent nous avons, comme développement du sujet, toutes ces danses napolitaines si curieuses, si originales, dont le bondissement et le tournoisement constituent les caractères chorégraphiques essentiels. Sous ce rapport, le dernier tableau surtout est un chef-d'œuvre du genre. Les épisodes les plus divertissants de la fête de la madone de l'Arc et de celle de la madone de Piedigrotta y sont très-habilement amenés et disposés avec art dans un seul et même cadre. Vous voyez déhiler devant vos yeux éblouis une innumérable série de groupes vivaces, colorés et plaisants autant que vous puissiez les imaginer. Ce tableau se termine enfin par des danses



Théâtre de l'Opéra. — *Stella*, ballet. 2^e acte, dernier tableau, décoration de M. Thierry et Cambon. — La Sicilienne, madame Cerreto et M. Saint-Léon.

nationales, un pas calabrais, un pas sicilien, une *furlana* d'une vérité locale enchanteuse. Le pas sicilien, particulièrement, dansé par Saint-Léon et Fanny Cerrito, est la chose du monde la plus fascinante. En le voyant danser, on ne peut faire autrement que de se croire tout à coup transporté sous le beau ciel du midi de l'Italie, de se sentir comme touché par un des rayons de ce soleil splendide qui anime d'une âme éternelle ardent tout ce qu'il éclaire. La salle entière a été entraînée par cette danse folle et ravissante; les applaudissements ont éclaté avec une sorte de frénésie. Un instant on aurait pu penser, à voir un tel enthousiasme, qu'il n'y avait dans l'univers rien de plus précieux et de plus cher au public que le couple danseur. La décoration qui sert d'accompagnement obligé à ces figures de chorégraphie est aussi d'une remarquable fidélité de couleur et de dessin. On a nommé M. Cambon et Thierry, et de toute la salle on a applaudi. Voyez, d'ailleurs, la gravure ci-jointe. Quant à la musique, qui est de M. Pugri, sans être d'une parfaite distinction, elle a le mérite que doit avoir avant tout la musique d'un ballet tel que celui-ci : elle est vive, chantante et bien rythmée. Le compositeur a plusieurs fois choisi le trésor parti de prendre ses mélodies toutes faites parmi les plus jolies chants nationaux napolitains. Il était dans son droit; il en a usé, et a bien fait. Bref, *Stella* est un succès pour tout le monde.

De la rue Lepelletier, passons à la place Ventadour. Nous trouvons à inscrire d'abord dans notre chronique d'aujourd'hui une représentation extraordinaire demandée mercredi de la semaine dernière au Théâtre-Italien, au bénéfice de mademoiselle d'Angri. Cette représentation se composait de trois fragments de caractères très-opposés : un acte du *Barbier*, un acte des *Capuletti* et un acte de *Semiramide*. Les qualités brillantes et variées du talent de la bénéficiaire ne pouvaient avoir un plus vaste champ pour se produire dans tout leur éclat. Cantatrice spirituelle dans le personnage de Rosine, pathétique sous les traits de Ionée, énergique dans le rôle d'Arcaïde, mademoiselle d'Angri a marqué ce soir-là de triomphe et triomphe; et les applaudissements et les bouquets lui ont, du commencement à la fin de la soirée, témoigné les sentiments pleins de sympathie que le public dilettante parisien a décidément conçus pour elle. Jamais encore ses succès antérieurs n'avaient reçu une plus solennelle sanction. — Quelques jours auparavant la reprise de *Don Giovanni* avait attiré une nombreuse chambre d'amateurs de belle musique à la salle Ventadour. C'est un privilège que la sublime partition de Mozart ne cesse d'avoir depuis plus de soixante ans partout où on la joue; et quoi qu'on fasse pour détruire tous les privilèges, celui-là est de ceux qu'on ne parviendra pas à détruire. Le génie sera toujours le génie, c'est-à-dire quelque chose de très- peu commun, et par conséquent de fort aristocratique. Pour tout dire cependant, l'exécution de *Don Giovanni*, à la première représentation qui en a été donnée cette année, n'a pas été complètement satisfaisante; et cela tient principalement à ce que nous disions il y a peu de jours dans ces mêmes colonnes, que l'éducation musicale des chanteurs d'aujourd'hui n'est pas assez sérieuse, assez profonde; que, si certains dons naturels suffisent pour produire de l'effet dans les ouvrages du répertoire moderne, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'interpréter quelque œuvre de l'ancienne école; pour ceux-ci, l'art doit indispensablement venir en aide à la nature; et nous parlons de cet art d'autant plus laborieux qu'on le prend souvent pour la nature elle-même, quand il est réellement ce qu'il doit être. Du reste, ce qui nous rassure de la crainte que les anciens chefs-d'œuvre, tels que *Don Giovanni* et autres, disparaissent jamais de la scène, et prouve bien que ce n'est pas au défaut subtil des intelligences, mais seulement à la culture momentanément négligée de ces intelligences, qu'il faut s'en prendre; c'est que de la première à la seconde représentation de l'opéra de Mozart, c'est-à-dire à mesure que les nouveaux interprètes de cette ancienne musique se familiarisaient avec elle, l'exécution a été incomparablement meilleure; cette amélioration a été de plus en plus sensible aux représentations suivantes; et nous avons vu, enfin, faire recommencer, tout comme autrefois, l'allégresse du beau sexe et du second acte, applaudir l'air de don Giovanni, celui de don Ottavio, ceux de Zerlina, de dona Anna, le trio des masques, aussi tout comme autrefois. Quant à l'air de Loporello, c'est toujours Lablache qui le chante; nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour faire comprendre de quel admirable façon il est chanté.

Aucune saison musicale de Paris n'aura été plus riche d'événements que celle de cet hiver. En voici un qui ce moment occupe toute la presse et toutes les conversations autant qu'il importe quel grand fait politique. Une artiste qui, il y a vingt et un ans, cessa de l'être pour devenir comtesse, et qui, après ce long espace de temps, sans cesser d'être comtesse, redevint artiste : c'est là une de ces histoires tellement ressemblantes à un roman, que l'intérêt et la curiosité de certaines classes du monde en doivent être excités à un très-haut point. Aussi ne peut-on pas faire un pas aujourd'hui dans Paris sans être abordé par ces mots : Avez-vous entendu la Sontag. Qu'on l'ait entendue ou non, tout le monde en parle; c'est à qui fera le plus de commentaires sur la réapparition de la célèbre compositrice, sur les différences existantes qui en ont été cause, sur celles qui en ont favorisé les moyens. Comme nous sommes de ceux qui ne l'ont pas entendue, et qu'il est dans nos habitudes de flatter un peu ce que nous savons bien, nous laisserons les autres commenter tant qu'ils voudront, et, chroïquer exact et impartial, nous recueillirons ce qui nous paraît particulièrement garanti par l'avis général : c'est que madame la comtesse de Jossi a passionné pour elle tout son auditoire, ainsi que le faisait jadis mademoiselle Sontag, en chantant ces fameux variations de Rode dont les vives habitudes du Théâtre-Italien nous racontaient sans cesse le prodigieux effet. Ainsi donc, deux générations de chanteuses ont passé depuis lors,

et les variations de Rode se retrouvent fraîches, vives, légères, jeunes, comme si de 1829 à 1850 il ne s'était écoulé qu'un jour. Voilà comme qu'un Invariablement peut quelquefois être vrai.

Un autre événement musical très-important de la semaine dernière, a été l'inauguration de la grande société philharmonique de Paris. Cette société musicale nouvelle, vraiment grande par les moyens d'exécution qu'elle emploie dès son début et par les projets qu'elle se propose de réaliser par la suite, a fait son entrée dans le monde artistique parisien d'une façon en quelque sorte triomphante. Du premier coup elle a abordé les œuvres les plus ardues, et les a traduites au public avec une chaleur et en même temps une délicatesse, avec un ensemble digne d'une armée d'exécuteurs tous formés depuis longtemps à conquérir de compagnie le succès et la gloire. Les noms de Gluck, de Beethoven, de Méhul figuraient au programme comme représentants des anciens maîtres; ceux de Meyerbeer et de Berlioz y soutenaient dignement la cause des maîtres nouveaux. Les parties de chant solo étaient confiées à madame Pauline Viardot, mademoiselle Dobré, M. Roger et Levasseur : leurs noms seuls en disent assez. M. Joachim, violoniste, de Vienne, M. Demanck, violoncelliste, de Bruxelles, ont prouvé dans cette belle soirée que la réputation qui les avait précédés à Paris, comme virtuoses instrumentistes hors ligne, n'était que méritée. Mais c'est aux masses vocales et instrumentales que revient de plein droit la plus grande part des honneurs de la soirée. Dirigé par M. Berlioz, l'orchestre paraissait réellement possédé du feu sacré et de l'enthousiasme de son chef. Le chœur, soigneusement préparé et habilement conduit par M. Dietsch, était tel qu'on n'en avait certainement jamais entendu de si parfait à Paris. Bref, nous n'avons qu'un regret, c'est que les dimensions d'une chronique ne nous permettent pas de rappeler une à une toutes les bonnes impressions de cette solennité musicale. Disons, toutefois, que la marche hongroise du *Faust* de Berlioz a produit cet effet entraînant qu'elle a produit partout où l'auteur l'a fait exécuter, et qu'elle a été redemandée à grands cris par l'auditoire entier; il était aussi nombreux que la salle Sainte-Cécile le pouvait contenir. Cette première soirée de la grande société philharmonique de Paris est du plus heureux augure pour l'avenir et la plus belle récompense que ses fondateurs pouvaient désirer.

Nous remettons à la semaine prochaine le compte-rendu des dernières séances des sociétés des concerts du Conservatoire et de l'Union musicale, dans lesquelles plusieurs œuvres de grands maîtres ont été exécutées pour la première fois à Paris.

GEORGES BOUTQUET.

Les noces de Luigi.

(Suite. — Voir les Nos 363, 364 et 366.)

Un jour, après avoir fait un grand détour, nous arrivions à Lausanne par la route de Vevey. Nous fîmes rencontre à quelque distance de la ville de la dignité hôte et de mon oncle. Elle se promenait au sortir du préche en compagnie de madame V. et de ses deux jolies petites filles. On s'aborda, on causa de bonne amitié. Mon oncle, qui se piquait avec raison de belles manières auprès des dames, se montra très-amable ce jour-là. Il attira à lui les deux petites filles et leur fit mille caresses, auxquelles elles répondirent de fort bonne grâce; car, quoiqu'il fût déjà vieux et d'une figure peu avenante, il plaisait à tout le monde par sa bonté.

Il fut aussi question de moi. Madame V. me lit approcher et m'embrassa tout en me disant qu'elle savait bien de mes nouvelles, et qu'avec ma petite figure d'hyprocrite j'étais un franc vaillant dont son mari perdait la tête; je crois que la bonne dame m'en eût aimé davantage. Quant à moi, j'étais un peu content de ses caresses, mais non intimidé; ses airs et ses paroles étaient si doux, qu'elle avait tout d'abord agité ma confiance. Je regardais surtout ses deux petites filles avec un plaisir né de l'étonnement. Elles me paraissaient, tant elles étaient mignonnes et exactement semblables l'une à l'autre de taille, de figure et d'ajustement. Était d'une autre espèce que moi. On parla de nos âges; je n'avais guère plus de onze ans, mais j'étais déjà grand et fort. On m'en eût aisément donné quinze. Quant aux filles de madame V., elles avaient toutes les deux neuf ans. J'appris avec un redoublement de plaisir et de surprise qu'elles étaient nées le même jour, à la même heure et à un si court intervalle l'une de l'autre, que dans la confusion causée par ce surcroît de bonheur auquel on ne s'attendait point, on avait absolument oublié laquelle était née la première, en sorte qu'aucune des deux n'était l'aînée de l'autre. Madame V. racontait tous ces détails avec une grâce charmante. Je me sentais déjà beaucoup d'affection pour elle; mais l'intérêt que je portais à *Aline* et à *Louise* — c'étaient les noms des deux jolies sœurs jumelles — était accru pour moi par un vil attrait de curiosité : je ne pouvais en détacher mes yeux. Elles me regardaient aussi de leur côté, mais à la dérobée, et semblaient se parler de moi en chuchotant. Je n'étais point timide. L'éducation libre et affectueuse que j'avais reçue ne m'avait appris que la confiance; je n'avancai vers elles sans leur parler, — j'eussé-je pu leur dire de mieux pour leur prouver qu'elles me plaisaient? — J'étais à chacune d'elles une branche d'olive fleurie cueillie le long du chemin. — Car on était alors au printemps. Cette galanterie enfantine fit beaucoup rire madame V. Mon oncle en fut enchanté. On nous laissa prendre des devants. Les deux sœurs marchaient en se donnant la main. Elles s'étaient regardées l'une l'autre avant d'accepter ce que je leur offrais, et puis elles m'avaient remercié d'une voix si douce, que je m'en sentais le cœur tout réjoui.

— Oh! comme cela sent bon! dirent-elles en sautant de joie; c'est de l'ambépine.

— Je sais où il y en a de plus belle, leur dis-je fier de mon

succès. J'irai en cueillir pour vous de quoi en remplir toute une corbeille, si mon oncle Grell le permet.

— Vous êtes donc le neveu de M. Grell? me demanda l'une des deux sœurs d'un petit ton résolu. Comment vous appelez-vous?

— Fabio, lui répondis-je.

— Fabio! Oh! le joli nom! dit l'autre; c'est comme un nom italien.

La première fit une petite moue d'indifférence.

— Tu sais bien, Louise, dit-elle à sa sœur, que le nom n'y fait rien. On prend celui qu'on veut. Est-ce que vous êtes Italien, monsieur Fabio?

— Oui, répondis je; et dans mon pays c'est bien plus beau qu'ici. Il ne fait jamais froid, et les arbres portent des oranges et des pistaches tant qu'on en veut, comme des pommes ici.

— Ah! c'est comme dans les contes de fée! dit Louise avec admiration.

— Et pourquoi donc n'y êtes-vous pas resté? me demanda Aline.

— Mon père et ma mère sont morts! répondis-je tristement. Il ne me restait plus que mon oncle Grell. Il m'a fait venir ici, et j'ai bien mieux été auprès de lui que là-bas, où je n'avais personne pour m'aimer depuis que j'étais seul.

— Oh! mon Dieu! dit Louise, vous n'avez plus votre mère, monsieur Fabio? Vous devez être bien malheureux!

— On est donc plus méchant qu'ici dans votre pays? reprit Aline.

— Je ne sais pas, lui répondis-je. Je crois que c'est la même chose. Comment faire quand on est pauvre? Il faut bien songer à ses enfants d'abord. Personne n'aurait pu prendre soin de moi et me mettre au collège, comme a fait mon oncle Grell.

— Tiens! vous êtes au collège chez notre père? dit Louise. Vous êtes donc obligé de travailler et vous ne sortez pas quand vous voulez? Est-ce qu'on ne s'ennuie pas beaucoup au collège?

— C'est mon oncle Grell qui le veut ainsi, répondis-je. Il paraît qu'il faut savoir beaucoup de latin pour pouvoir faire quelque chose quand on est grand. Moi, j'aimerais bien mieux travailler chez M. G., qui fait de si beaux tableaux, et devenir peintre comme lui. Nous pourrions tous les jours nous promener ensemble; et puis je ferais votre portrait en couleur, car je sais déjà dessiner. J'ai fait mon oncle Grell sur un morceau de papier, et son habit marron et sa peruke des dimanches. Vous verrez comme il est ressemblant — on dirait qu'il dort.

— Ah oui! dit Louise, quand nous irons avec maman chez notre bonne amie, vous nous le ferez voir, et je vous enseignerai un air de rossignols qui l'y a dans le jardin. Mais il ne faudra pas y toucher à cause de la mère; et puis nous pourrions jouer ensemble à cache-cache dans la charmille, n'est-ce pas, Aline?

— Oh! nous sommes bien trop grandes pour jouer comme des enfants, dit Aline; et d'ailleurs M. Fabio est au collège.

— Si vous voulez, leur dis-je, je m'échapperai un jour pendant la promenade et je viendrai vous rejoindre. Nous pourrions aller dans le petit bois près d'ici ramasser des fleurs.

— Oh! non, non, monsieur Fabio, dit Louise, ne faites pas cela. Si notre père le savait, il vous punirait et nous en serions bien fâchés. D'ailleurs nous ne sortons jamais qu'avec maman ou notre bonne.

Je regardai Aline pour voir ce qu'elle pensait de mes projets d'échappée. Elle avait un petit air mutin et déterminé qui m'eût encouragé à tout risquer pour elle.

— Et pourquoi donc Fabio ne s'échapperait-il pas si cela lui plaît? dit-elle à sa sœur.

— Tu sais bien, Aline, que cela est défendu, et notre père est si sévère, qu'il le mettrait peut-être dans un cachot bien noir. Que dirait ce pauvre M. Grell?

— Vous ne pensez qu'à moi, lui répondis-je. Cela me fait de la peine. Mais vous, demandai-je à Aline avec un peu de timidité, cela paraît vous faire plaisir de venir avec moi, et je vois que vous voulez bien que je sois votre ami, puisque vous ne m'appellez plus monsieur.

Aline rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Vous avez bien entendu, me dit-elle fièrement. D'ailleurs, il n'est pas bien que des demoiselles aillent courir les champs avec de petits garçons.

Je fus si piqué de cette réponse à laquelle je ne m'attendais pas, que les larmes m'en vinrent aux yeux.

— Vous donc quelle peine tu fais à ce pauvre Fabio, dit Louise à sa sœur, et elle me prit affectueusement la main. Nous tâcherons de vous revoir bientôt, monsieur Fabio. Nous ferons pour cela ce que nous pourrons. Ne pleurez pas. Aline est si bonne. Elle n'a pas voulu vous causer de chagrin.

— Je ne pleure pas, dis-je. C'est vous qui êtes bonne comme si vous étiez ma sœur. Vous savez bien que ce n'est que pour vous faire plaisir que je vous disais ça à toutes deux.

Nous arrivions en ce moment à l'entrée de la ville. Madame V. rappela ses filles en disant :

— Eh bien! avez-vous fait connaissance ensemble? Que marmotiez-vous donc là d'où si grave au lieu de courir après les papillons? Vraiment, il n'y a plus d'enfants.

Nous nous sommes bien amusées, maman, dit Louise. M. Fabio nous racontait de si belles choses, n'est-ce pas, Aline?

Celle-ci garda le silence. Mon oncle Grell prit congé de ces dames, et je le suivis après avoir serré amicalement la main de Louise. Quant à Aline, je voulais en partant lui lancer un coup d'œil de reproche. Mais je rencontrai son regard; il en disait bien plus long que le mien. Je rentrai au logis fort préoccupé.

Je crains que cet entretien ne vous ait paru trop naïf; mais il a une place nécessaire dans mes souvenirs. Il marque l'origine d'un sentiment qui n'a fait que se développer depuis avec les plus éloquentes alternatives, sentiment à deux

faces et cependant unique dans son essence; double lien si naturellement enchevêtré dans mon cœur, que l'idée ne m'est jamais venue de le disjoindre en séparant les objets.

Je rêvai pendant plusieurs jours à Aline et à Louise. Je songeai surtout à la possibilité de les revoir. Quoique je ne fusse qu'un enfant, ces deux charmantes images occupaient déjà une place choisie dans ma mémoire et faisaient partie des besoins de mon existence. Je ne les aimais point encore; soit-on bien ce que c'est que l'amour à cet âge? Mais je ne me rappelai pas sans plaisir leur figure, leur taille, leur voix, ces agréables traits d'ensemble dans leurs personnes qui donnaient encore plus de charme aux saillies différentes de leur humeur. L'une était si hardie, qu'elle me plaisait comme le plus aimable des camarades; l'autre était si douce, que je l'eusse chérie comme une sœur. Et puis c'étaient deux êtres délicats et faibles, d'une espèce ou plutôt — ce que je soupçonnais à peine alors — d'un sexe différent du mien. Je me sentais déjà un vil désir de leur être utile, de les protéger, de leur prouver mon amitié par des actes périlleux ou difficiles. Et je mettais au-dessus de tous les applaudissements de l'univers un regard d'Aline, une caresse de Louise. Je ne m'expliquai pas cette préférence, mais mon cœur la donnait malgré moi.

Il faut bien qu'il ait dans l'amour quelque chose de simple et d'héroïque, puisque nous en ressentons l'ardeur avant l'âge où les sens s'éveillent aux désirs. Rien ne prouve mieux ce que fait qu'il ne résulte pas tout entier d'un attrait purément physique, mais qu'il met au contraire en jeu les éléments les plus élevés de notre être. Il naît de la différence des sexes; j'y consens; mais qui osera nier que cette différence ne soit encore plus morale que matérielle? Qui peut douter qu'elle ne s'adresse à nos affections avant d'agir sur nos sens? Eh quoi! si l'enfant voit déjà une compagne dans la créature dont il ne ferait peut-être plus tard qu'une maîtresse: dira-t-on qu'il ne connaît point de tout l'amour, parce que sa nature imparfaite lui interdit encore d'en resserrer tous les liens? N'est-il pas plus raisonnable de penser qu'il aspire à cette inclination universelle selon le poids et la mesure de ses facultés, et que voyant déjà dans la femme l'être qui lui est destiné, il attache de préférence à cet objet ses premiers désirs?

Et quel désintéressement dans cet amour naît qui ne songe à donner que des preuves morales de sa sincérité! Comme il rappelle en effet ce culte chevaleresque de la faiblesse et de la beauté, qu'on a tant admiré au moyen âge, dont on se moque si fort aujourd'hui! Il aspire d'abord ainsi que lui à posséder la confiance, à convaincre la raison, à s'emparer de la foi; avant de s'imposer il veut se faire accepter; il n'implore l'attention que pour prouver qu'il en est digne; ce n'est point au caprice qu'il demande ce que l'estime seule doit donner, et loin de se faire valoir, par ce qu'il emprunte au hasard, il est fier de ne tirer son prix que de lui-même; aussi se manifeste-t-il par des actes plutôt que par des paroles. Source des nobles dévouements et des grands sacrifices, religion du serment, sauvegarde de l'honneur; toutes les vertus viriles puisent en lui l'enthousiasme qui fait leur véritable force et la délicatesse de mœurs qui en tempère l'ardeur.

Ce n'est pas que tous ces sentiments soient bien dénichés à l'âge où l'on a la pleine conscience de soi-même. L'amour n'est encore qu'un feu qui s'allume et qui commence à jeter quelques étincelles. Il deviendra passion plus tard; il nous dévorera peut-être; mais alors il ne fait qu'éclairer l'âme et la réjouir. C'est le premier rayon qu'elle réfléchisse au dehors de cette flamme qui la doit consumer, l'éclat naissant d'une journée ardente.

J'avais eu jusque-là l'incertitude craintive de l'enfance. A dater de ce jour, je me crus presque un homme. Ma volonté commença à se former, à se lier un but, et quelque vague qu'il fût l'objet, elle s'y attacha avec une sorte de confiance d'autant plus obstinée, qu'elle ne s'en expliquait pas clairement les raisons. C'était d'ordre de bien bonne heure ma robe virile; mais il y a des sentiments prématurés comme des intelligences précoces. Rien ne développe plus vite la sensibilité que la familiarité d'un amour d'adoption. Elle lui apprend à mettre du sien dans le commerce des affections et l'exerce au retour par le plaisir de la reconnaissance. C'était précisément là ma position à l'égard de mon oncle Grell. Toutes mes autres relations devaient s'en ressentir. Aussi portai-je dans le nouvel attachement que je venais de former une vivacité qui devançait de beaucoup les années. Elle eût assurément paru risible à quiconque en aurait eu le secret. Comment imaginer que la destinée de trois personnes était attachée à la fantaisie d'un enfant? Et cependant il en a été ainsi, tant il est vrai que dans tout ce qui influe sur les événements rien n'est à dédaigner de ce qui a sa racine dans le cœur de l'homme.

Je vous assure que quant à moi, je prenais la chose fort au sérieux. Je ne songeais plus qu'aux deux petites sœurs, et je me désolais de ne plus les rencontrer. Leurs gracieuses images me traitaient sans cesse dans la cervelle, et je ne faisais que les crayonner tout le long du jour sur mes cahiers de travail; puis j'en déchirais la page pour recommencer ailleurs. Mais cela ne réussissait point à tromper mon ennui. De bryant, d'étourdi que je me montrais auparavant, j'étais devenu rêveur et taciturne.

Je faisais tous les jeux auxquels je m'étais livré jusque-là avec fureur, et je ne cessais de rouler dans ma tête mille projets extravagants. Cependant les semaines, les mois s'écoulaient sans que je revisse Aline ni Louise. Cette attente continuelle, après avoir altéré mon humeur, commençait à faire ressentir ses effets sur ma santé. Je ne mangiais plus, j'étais à peine et je déprimais à vue d'œil. Mon oncle Grell s'aperçut des premiers de ce changement; mais il était bien loin d'en soupçonner la cause, et malgré ma confiance en lui j'étais trop fier pour la lui avouer. Le diable même ne savait plus qu'inventer pour me distraire. Quoiqu'il n'approuvât pas mon goût pour la peinture, et qu'il appelât du *barbouillage*, il m'avait acheté une boîte complète de peintre

et tout un assortiment de couleurs. Mais ces objets, qui avaient si longtemps excité mon envie, me furent aussi indifférents que tout le reste. Je n'avais plus qu'une pensée, et c'était précisément la seule que je ne pusse réaliser. Je vivais dans une inépuisable qui me consumait comme une fièvre lente. L'agitation sans cesse réveillée de l'attente, le chagrin de plus en plus accablant de la voir décevoir, toutes ces atteintes morales qui ne font qu'effleurer d'ordinaire le cœur des enfants, pénétraient au fond du mien jusqu'à menacer sérieusement sa constitution. Ma douleur, toute pénible qu'elle eût paru aux yeux des indifférents, était réelle et profonde. Il s'y mêlait une exaltation déjà capable de faire prévoir les effets les plus funestes. Au lieu de se manifester par des regrets, elle se portait sur des illusions; elle se traduisait, en un mot, par ces habitudes étranges que le trouble de la passion détourne de leur véritable but pour leur en faire un imaginaire, impossible, auquel elles s'attachent sans espoir et dont les miennes vous ont offert un déplorable exemple. La vie réelle me devenant stérile, je la forçais par l'imagination à me donner ce qu'elle me refusait en effet. Je peuplais déjà son vide avec des chimères; tristes compensations qui amusent notre âme, mais ne la peuvent nourrir et la laissent s'épuiser jusqu'à l'inanition à produire et à caresser des fictions dont je n'est jamais satisfait. J'étais déjà ingénieur à donner un corps aux besoins de ma pensée, à les placer partout, à les revoir de ce fantôme d'existence que des désirs ardents empruntent souvent à la nature précise de leur objet; semblables à ces créations de l'art d'une vérité si parfaite, qu'elles semblent s'animer sous les yeux de la lumière. Ne pouvant revoir les deux aimables compagnes de ma fantaisie, je les retrouvais partout pour les perdre sans cesse. Quand j'arrivais chez mon oncle c'était le cœur haletant d'espoir. Je me les représentais dans telle ou telle chambre, à tel endroit du jardin; il me paraissait impossible de ne point les rencontrer où je désirais qu'elles fussent. L'illusion était complète quoiqu'elle ne reposât sur rien. J'accourais tout essoufflé; je m'arrêtai à la porte palpitant de joie : — Elles sont là, me disais-je. Je le pouvais avec confiance; la chambre était vide; l'illusion s'était envolée, mais on en possédait à cet âge un trésor inépuisable; aussi le dissipait-on sans prévoyance et sans mesure. J'allais ainsi de chambre en chambre ouvrant et fermant chaque porte sur une nouvelle déception. M'étais-je bien assuré que la maison n'était peuplée que de ses hôtes ordinaires : — elles sont au jardin, me disais-je avec une confiance irrésistible. Je bondissais de joie et d'impétuosité, je franchissais la cour, j'arrivais au herceau, à la charmille; Aline et Louise n'y étaient point, et cependant en retournant tristement à la maison je les attendais encore au détour de chaque allée. Dans nos promenades du dimanche, je détournais cent fois la tête à la sortie de la ville, certain de trouver au bout de mon regard les personnes que je cherchais, et ne les y trouvant point. Enfin ma crédulité se donnait le change par d'innocentes manies. Je faisais chaque fois dans les champs une ample moisson de fleurs, espérant bien les partager au retour avec mes deux amies; mais leurs petites mains ne s'avancèrent plus pour les saisir; leur frais sourire ne venait plus me payer de mes soins. Je rentrais au logis morne et découragé; et pourtant l'espoir renaissait chaque jour dans mon cœur, semblable à ces fleurs vivaces que j'avais enlevées de leurs tiges; et j'y fleurissais sans cesse, et j'avoue qu'il y tint encore aujourd'hui par tant de racines, que je doute que la raison puisse jamais réussir à l'en arracher.

Mon bon oncle, sérieusement alarmé de cet état de langueur où il me voyait me consumer de jour en jour, voulut consulter quelques médecins sur la cause de ce mal étrange. Nul doute qu'ils ne l'eussent tous attribué à une puberté précoce, et que le résultat de leurs décisions n'eût été qu'il fallait laisser agir la nature; et peut-être qu'en cela ils se fussent tous trompés; car cette précoce se manifestait dans mes sentiments, bien plus que dans mes actes. Un seul moment pouvait faire renaître sur mes joues les couleurs de la santé et relever ma vigueur au point que cette fièvre morale; mais ce moment n'arrivait point. C'était en vain que mon oncle se tourmentait l'esprit à imaginer à ma maladie les causes les plus bizarres. Des qu'il avait trouvé quelque supposition, il se prouvait à la vérité, par les raisons les plus mathématiques, qu'il en devait être ainsi; mais c'était pour recommencer à en chercher de nouvelles. Sa manie, à bien des égards, ressemblait à la mienne.

Un jour je le trouvai assis devant sa table de travail, dans son grand fauteuil, et ayant l'air de méditer un problème. Il m'embrassa sur les deux joues, suivant son habitude, me fit asseoir en face de lui, de l'autre côté de la table, et interrogeant mon visage d'un regard où se peignait toute sa sollicitude :

— Fabio, me dit-il en branlant la tête, depuis quelque temps, tu n'es plus le même, mon enfant. Je m'aperçois que tu as une peine secrète qui te ronge et que tu ne veux pas m'avouer. On ne m'aurait pas de l'esprit que c'est la véritable cause de ton mal; et voici comment je le prouve. Suis bien mon raisonnement. Nous ne sommes malades que quand notre cœur souffre intérieurement ou extérieurement. C'est un axiome. Et de même nous ne sommes tristes que quand notre esprit reçoit du chagrin de nous mêmes ou du dehors. C'est encore un axiome. Or, voici maintenant comment je résous le problème qui m'inquiète : Je compare ce que tu étais il y a quelques mois à ce que tu es aujourd'hui, et je dis, en prenant ce dernier état comme inconnu : La santé dont tu jouissais alors est à la langueur où je te vois comme la bonne humeur d'autrefois est à la cause de ta tristesse présente. En dégageant X, j'obtiens l'équation suivante, savoir : que le sujet de ton chagrin a autant de force que ton ancienne gaieté altérée par le trouble actuel de tes organes, en tenant compte de celle que te laisse encore ta bonne constitution. Or, les éléments qui composent ce dernier terme — suis bien ceci, et te prie — n'ont pas matériellement changé. Tu ne manges plus, et néanmoins ton estomac

est aussi bon qu'autrefois; tu dors peu, mais aucune douleur interne ne cause ces insomnies; les membres n'ont plus la même vigueur, et cependant ils sont aussi sains qu'autrefois. Donc le mal dont tu souffres ne provient d'aucun changement réel dans ton tempérament. Il s'ensuivrait, en faisant disparaître ces deux termes qui se détruisent, que ta maléficence actuelle aurait pour cause la bonne humeur d'autrefois, ce qui est absurde. D'où je conclus qu'il faut chercher cette cause ailleurs, c'est-à-dire dans le moral. M'as-tu bien compris, dit le bonhomme en me lançant un coup d'œil triomphant, ou si tu veux que je recommence ?

— Mais, mon oncle, lui dis-je, ce n'est rien de tout cela, je vous assure.

— Oh! que je ne m'y trompe pas, reprit-il avec un sourire de satisfaction. Le raisonnement, vois-tu, Fabio, est infailible, j'entends le raisonnement mathématique, car pour tout ce qu'on nomme logique et philosophique, je n'en donnerais pas une épingle. Veux-tu que je te le prouve par un fait qui tient du merveilleux : tu vas voir; tu te rappelles bien madame V... ?

— Madame V..., oui, mon oncle, répondis-je en rougisant et avec une violente palpitation de cœur. Je l'ai vue une fois, c'était à...

— Fort bien, ne m'interromps pas. Comme je crois te l'avoir dit, cette bonne dame a été dangereusement malade. Malade! elle a été malade! m'écriai-je avec vivacité et ses... Je n'ose aller plus loin.

— Tu ne le savais donc pas? reprit mon oncle. Elle était allée passer la belle saison à Vévey chez une de ses parentes pour rétablir sa santé, et voilà qu'en arrivant là-bas elle y a fait une telle maladie qu'elle a failli en mourir. Mais qu'est-ce que tu en dis? Les yeux m'éclairaient. Est-ce que tu irais avoir la fièvre? Voyons ton pouls que je te le tâte.

— Rien, rien, ce n'est rien, mon oncle, je vous assure, en lui abandonnant une main qui tremblait comme la feuille; continuez, je vous prie.

— Hum! il est fort élevé, reprit-il en se parlant à lui-même. A en juger par la rapidité des pulsations, le sang doit être en orgasme. Mon bon Fabio, tu n'iras pas au collège demain. Je te garde ici pendant quelques jours. Tu as besoin de distraction. Ton plus grand mal est la jeunesse, je le vois bien. Heureusement ou malheureusement pour nous, celui-là passe de lui-même. Je te conterai plus tard l'histoire de madame V..., pour le moment va-t'en où tu voudras, mon enfant. Cours, saute, amuse-toi, agis à ta guise. Le plaisir et l'exercice sont les deux meilleurs médecins.

Je vous laisse à juger de la satisfaction, je dis trop peu, du ravissement où me laissa cet entretien. Pour tant rien n'était changé dans ma situation, mais un seul mot l'avait éclairci. Le tourment de l'incertitude est bien plus violent que celui de l'absence. Je ne retrouvais point Aline et Louise, mais je savais où elles étaient, et cela me consolait presque de ne pas les revoir, cela donnait une nouvelle base à mes espérances. Elles reviendront à Lausanne, me disais-je, et alors je les retrouverai, je les rencontrerai quelque part, peut-être ici chez la bonne amie de leur mère. Elles y venaient auparavant; Louise m'a parlé de ce jardin. Sans doute je pourrai les y revoir. Madame V... a été bien malade, à ce qu'a dit mon oncle; elle ne l'est donc plus; elle est peut-être guérie; qui sait si elle n'est point de retour?

C'est ainsi que mes raisonnements enfantins, en s'appuyant sur de simples conjectures, me ramenaient presque au point de départ de cet attachement qui m'avait déjà causé tant de peines. Il me semblait être encore au lendemain de notre première entrevue, tant l'insouciance de l'enfance est forte contre les maux qui n'existent plus; tant elle est pressée d'oublier ce qui lui fait souffrir, et attentive à ce qui lui peut plaire. Tous les jours écoulés dans l'inquiétude de l'attente disparaissaient comme un songe. Je ne pensais plus à ce que j'avais été, mais à ce que je pourrais être désormais. Je ne demandais nul compte au passé des chagrins que j'avais éprouvés. Tout cela n'existait plus pour moi, et aucune des riantes couleurs du lendemain n'était assombrie par de tristes souvenirs.

Je passai toute cette semaine chez mon oncle. L'attrait de la liberté en redoubla pour moi l'enchantement. J'étais comme un convalescent qui reprend à la vie par tous les sens, et quoique je fusse encore seul, les douces images qui naquirent obsédèrent ma pensée l'entretenaient à cette heure agréable. Au lieu de se faire chercher, de se caclier furtivement dans tous les coins de la maison, derrière tous les arbres du jardin pour s'évanouir à mon approche; elles m'accompagnaient maintenant comme celles de personnes amies qu'on sait absentes et qu'on ne s'attend à revoir qu'en temps et lieu. Et ne croyez pas qu'en jouissant paisiblement de cette certitude j'arrêtais ma mémoire sur les inspirations bizarres qui me tourmentaient la veille. Je ne m'en souciais vraiment plus; cela appartenait à un autre être que moi. Mon esprit avait non-seulement changé de formes, mais il s'était renouvelé tout entier comme la chrysalide qui sort tout à coup avec des ailes de son inerte enveloppe.

J. LAPRADE.

(La suite au prochain numéro.)

Lettres sur l'Écosse.

Édimbourg, le ...

1.

MON CHER AMI,

Je vous avais promis, à mon départ de Londres, de vous décrire mon voyage en Écosse; voilà les premiers feuillets de mon calepin que je vous adresse d'Édimbourg, où je suis depuis une quinzaine et que je quitte demain pour commencer ma course dans les Highlands.

Vous savez que je suis plus habitué à manier le crayon



Édimbourg, dessin de M. Bouquet

que la plume, aussi je compte sur votre indulgence en lisant ces feuilles, où j'ai jeté, en passant, sans y mettre beaucoup d'ordre, mes impressions de voyageur et d'artiste; ce sont de simples et rapides croquis faits sur nature, des esquisses légères qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été prises avec vérité et naïveté.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Cette vieille et classique maxime, un peu trop large dans bien des cas, s'applique ici tout entière dans un pays où l'imagination la plus brillante et la plus féconde, soit qu'elle se porte sur le théâtre ou qu'elle se plonge dans les souvenirs de l'histoire, est toujours dépassée et vaincue par la réalité.

Les artistes anglais, ces grands et habiles faiseurs de vignettes où la vérité est presque toujours remplacée par la fantaisie, n'ont pu rien inventer ici de plus romantique, de

plus étrange, de plus féérique tout à la fois que la nature elle-même.

Vous savez que c'est par mer, après une traversée de 46 heures sur le paquebot *the City of Edimburg*, que nous sommes arrivés de Londres à Edimbourg.

C'était par une belle soirée de dimanche, la mer dans la baie était calme, et le ciel au couchant était rayé d'or et de pourpre. Devant nous, Edimbourg, à moitié perdue dans les molles vapeurs du soir, se dessinait plus distinctement à mesure que nous en approchions. A gauche, comme un lion couché, la montagne d'*Arthur seat*, le siège d'Arthur; à droite, la colline de *Calton-Hill* avec ses aiguilles et ses colonnes se silhouettaient sur les fonds gris, et au milieu, pardessus les toits dentelés de la vieille ville, comme une couronne royale brisée, s'élevait le château d'Edimbourg, acropole de cette Athènes moderne, à laquelle le port de

Leith sert de Pirée. Les têtes bleuâtres des monts *Grampiens* et du *Fife-shire* qui s'enfonçaient dans l'horizon formaient le dernier plan de ce magnifique tableau.

Du reste, de quelque côté qu'on arrive à Edimbourg, on ne peut pas manquer d'admirer la beauté, le pittoresque et la grandeur de la scène qui se déroule sous vos yeux, et dans laquelle la nature semble avoir épuisé tout ce qui peut embellir une grande cité: des montagnes, des vallées, des bois, des champs, des prairies comme des tapis verts, des lacs comme des miroirs, et pour encadrer toutes ces belles choses, la mer... ceinture verte à franges d'argent!...

N'allez pas croire qu'à l'exemple des voyageurs, qui veulent toujours vous donner ce qu'ils ont vu comme des choses incomparables, souvent parce qu'ils n'ont rien à comparer avec l'objet de leur admiration, je me laisse aller trop loin à mon enthousiasme en vous faisant un tableau d'Edimbourg.



Chapelle d'Holyrood, dessin de M. Bouquet.



Château de Roslin, dessin de M. Bouquet.

J'ai visité presque toutes les capitales de l'Europe et ses villes les plus célèbres et les plus pittoresques : j'ai vu Naples au fond de sa baie d'azur ; Gênes appuyée sur sa belle corniche ; Palerme endormie au pied de l'Etna ; Athènes au milieu des ruines ; Smyrne au milieu des fleurs ; que vous dirais-je encore ? Cadix, Venise, ces deux reines découronnées de la mer, eh bien ! toutes, à l'exception cependant de Constantinople, dont la vue est sans rivale, toutes, selon moi, le cèdent à la capitale de l'Ecosse pour le pittoresque de l'ensemble comme pour le merveilleux, le fantastique des détails. Ajoutez à tout cela les souvenirs historiques les plus variés, les légendes les plus fabuleuses, un parfum de vieille poésie et de nationalité conservé précieusement par les habitants, dont les glorieux ancêtres n'ont pu être soumis ni par les Romains ni par les Anglais, telle m'a paru la capitale de la Calédonie, l'Athènes moderne de l'Ecosse, comme, dans leur sainte admiration pour elle, l'appellent ses enfants.

Edimbourg, qui compte tout au plus 150,000 habitants, le cède de beaucoup, comme population et comme importance commerciale, à Glasgow, la cité manufacturière, la troisième ville des trois royaumes. Les lignes de fer de Perth, de Dundee, de Glasgow, du *Nord british railway*, ces grandes artères qui font circuler si vite, comme le sang du cœur aux extrémités du corps le mouvement et la vie dans un peuple, ont beaucoup augmenté depuis quelque temps le commerce d'Edimbourg. — Rien de plus animé que de voir et d'entendre, à tout instant du jour, partir et arriver, un panache blanc sur la tête et du feu dans les naseaux, ces coursiers rapides et haletants qu'on nomme locomotives ; les débarcadères sont tous dans le centre de

la ville, au fond d'une vallée, autrefois un lac, qui sépare la vieille ville de la ville moderne, et sur laquelle enjambe un beau viaduc, qui sert de communication aux deux cités.

J'ai peu de choses à vous dire de la nouvelle ville ; elle ressemble à tout ce que vous connaissez : grande, propre, régulière ; on dirait un beau quartier de Londres avec ses squares de verdure, ses rues bordées de grilles, ses maisons carrées et sans architecture. Dans les plus beaux carrefours s'élevaient des blocs de bronze sur des piédestaux, que les habitants appellent Georges IV, Pitt, etc. ; en un mot, rien pour les souvenirs d'un poète, rien pour les yeux d'un artiste.



Les lavandières écossaises, dessin de M. Gavarni.

Mais quel contraste, si, du milieu de *Princess street*, belle et longue rue qui borde la vallée, vous portez vos regards de l'autre côté de la ville !... Impression semblable à celle que vous éprouviez, alors que les expositions de peinture se faisaient au Louvre, quand, le samedi, après avoir parcouru le salon tapissé et bariolé de la peinture moderne, vous entriez dans le sanctuaire des vieux maîtres italiens.

Ici comme tout tout change ! Quel caprice dans les lignes, quelle beauté dans la couleur, et cependant que d'harmonie dans l'ensemble !...

Je ne connais pas au monde une vue plus belle. Je vais essayer à vous en ébaucher le tableau.

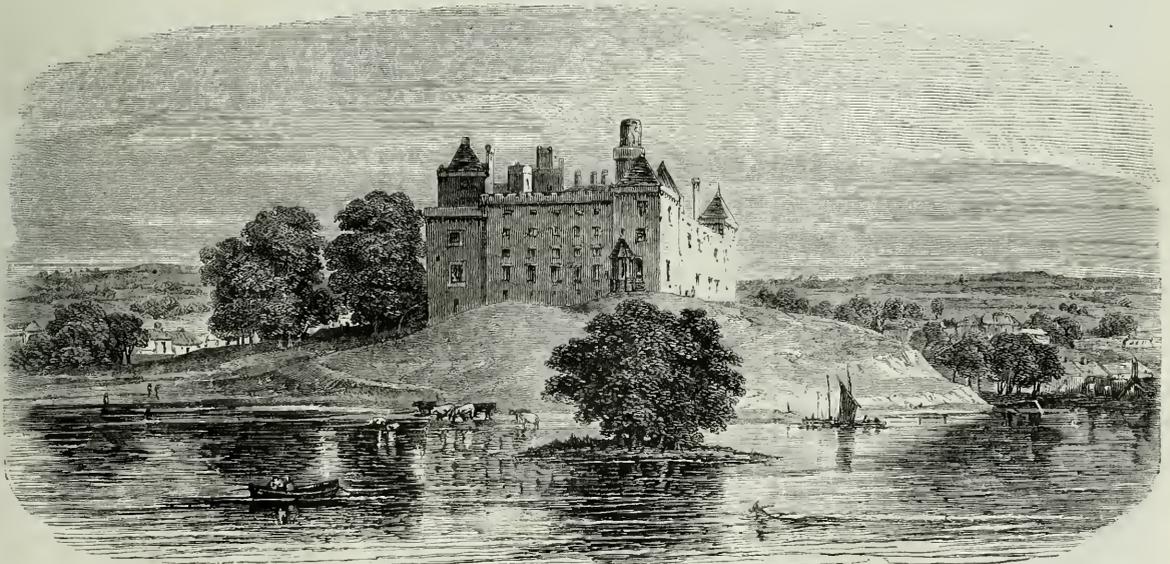
loger au cœur de la vieille ville, dans High-street, n° 104, chez un Ecossais pur sang, M. Aitken, le plus aimable et le plus complaisant des hôteliers passés, présents et futurs, et dont je me fais un vrai plaisir de vous donner ici l'adresse, car si jamais vous veniez à Edimbourg, vous dont je connais les goûts d'antiquaire et d'artiste, vous ne sauriez avoir un meilleur cicerone ; je n'en dirais pas autant à ces touristes qui ne mesurent le plaisir du voyage que sur l'argent qu'ils ont dépensé, et qui ne voient un pays qu'à travers les glaces de leurs calèches ; moi, je préfère, comme vous le savez, aller à pied, c'est plus amusant, mais c'est moins cher.

La vieille ville est bâtie sur une colline et traversée de

Devant vous, en premier plan, comme la flèche dentelée d'une vieille basilique qui surgirait du sol, s'élève le monument de Walter Scott, merveille moderne de l'art gothique ; à travers ses ogives et ses trifles à jour on voit se dessiner sur le ciel la masse imposante du château, et puis, comme une longue galerie aérienne qui descendrait de droite à gauche, les pignons anguleux des vieilles maisons à dix et douze étages, échelonnés comme des écailles les uns sur les autres, des tourelles, des girouettes, des myriades de cheminées de toutes formes, de toutes couleurs, tout cela se dentelant comme une scie ébréchée sur le ciel, et de distance en distance les flèches gothiques des églises pour couper cette longue ligne, qui se termine à la gauche du tableau par les tourelles pointues et l'architecture régulière du sombre palais d'Holyrood. Les belles lignes de la montagne d'Arthur-seat et de Salisbury-craigs forment les derniers plans. — Maintenant, pour compléter cette magique peinture, voyez-la à la tombée du jour, à l'heure où le soleil se couche dans un lit de nuages d'or, alors que le bleu du ciel occient vert à l'horizon et rose au-dessus de la tête ; à l'heure où l'on commence à voir scintiller dans l'ombre des lumières jaunes et rouges qui sortent des lucarnes et des fenêtres à ogives.

Dans tous mes souvenirs de voyage, je ne me rappelle qu'une nuit à Constantinople qui m'ait impressionné autant. J'étais dans une caïque, au milieu de la rade, quand j'ai vu, au-dessus des cyprès du champ des morts de Scutari, comme un grand bouchier d'or, monter dans le ciel la pleine lune.

D'après ce que vous venez de lire, vous comprendrez facilement, mon cher ami, pourquoi nous avons été de préférence nous



Château de Linlithgow, dessin de M. Bouquet.

l'est à l'ouest par High-street, qui commence au château et se termine par une pente douce, en prenant dans la partie inférieure le nom de la Canongate, au palais de Holyrood; de cette longue et sinueuse rue qui forme la crête du mamelon, descendant à droite et à gauche une infinité de ruelles et de *court*, cours sombres et tortueux, passages étroits et surplombés de hautes et vieilles maisons. Vue à vol d'oiseau, l'antique cité ressemblerait à un immense poisson qui aurait pour tête le château, pour queue Holyrood, et pour colonne vertébrale High-street, dont les ruelles et les *court* seraient les arêtes.

Rien au monde n'est plus pittoresque que l'aspect de cette rue, autrefois la splendeur demeure des plus hauts barons d'Écosse, des généraux et des ambassadeurs de France, maintenant peuplée d'une pauvre population en haillons. De ses balcons de pierre, de ces fenêtres armoriées, d'où l'on voyait jadis les blondes et nobles filles de la Calédonie regarder passer le cortège et les cavaliers royaux, ou bien dans ces temps de guerres et de troubles, aller à la mort quelque victime, comme le brave Montrose; aujourd'hui vous voyez sortir quelques têtes pâles, ou pendre quelques chiffes sordides. Partout les traces et les emblèmes de la vie des anciens propriétaires sont effacés ou mutilés par le temps; armures, écussons blasonnés, casques, couronnes, légendes, sont confondus pêle-mêle avec les enseignes des marchands. J'ai vu une couronne ducal, avec ses perles et ses feuilles de persil, au-dessus de l'échoppe d'une fruitière!...

Vanité des vanités!...
Le temps, ce formidable niveleur, semble avoir oublié exprès ces emblèmes d'un vieux monde pour témoigner de la décadence d'une cité royale et pour servir d'entrée à un palais abandonné.

À l'entrée de la Canongate, du côté gauche en descendant High-street, au milieu de mesures en ruines, on vous montre la maison de John Knox, ce fougereux réformateur dont la voix, comme les clairons des Hébreux devant les murs de Jéricho, a fait démôler et incandier tant d'églises et de monastères; aujourd'hui et maison menace de crouler sur la tête du passant!...

L'édifice le plus curieux sans contredit de la Canongate est le *Burgh-hall*, la prison du château, et dans lequel siègeait la haute cour de justice. Sa destination n'est pas changée, il sert encore aujourd'hui de prison. Il fut bâti sous le règne de Jacques VI; au-dessus de la porte d'entrée, on lit :

Patritia et poteris, 1534.

Plus haut, sous les armes et la légende de la Canongate : *sic itur ad astra*, est gravé ce vers latin :

Jactantia et pietas, validæ sunt principis arcæ.

Un peu à droite de la porte est un poteau de pierre qui servait de pilori pour les criminels; le faite de l'édifice est terminé par une petite tourle en pointe, sous laquelle est le cadran d'une horloge formant saillie.

En descendant toujours la Canongate, entrons, à droite et à gauche, dans ces étroites et sombres ruelles, dans ces caves noires et fangeuses, où jamais n'est descendu un rayon de soleil, et d'où l'on ne peut apercevoir qu'avec peine, à travers les toques qui pendent et les cheminées qui fument, quelques pouces de ciel.

Rien de ce que l'on a vu ne peut donner une idée du caractère fantastique et pittoresque, du magique effet des ombres et des ténèbres, de la bizarrerie des lignes et des formes et surtout de la couleur merveilleuse de ces *court*... et quels habitants!... Comme le nid est bien fait pour l'oiseau!... Voyez-vous entrer et sortir ses grandes et belles filles alertes et bien prises, au tint frais, à la chevelure ardoise, pieds nus, bras nus... ces vieilles femmes maigres comme des sorcières, sous des chapeaux sans couleur et dans de longs tartans écossois... ces enfants de tout âge, de tout sexe, à moitié nus, qui rient, qui grollent, se battent, se roulant dans la fange qui couvre les dalles.

Oh! c'est surtout par un samedi soir, entre neuf heures et minuit, qui l'aut vu l'aspect de High-Street.

Vous savez que dans toute l'Angleterre, et particulièrement dans la puritaine Écosse, chaque maison doit faire, le samedi, provision pour le lendemain; le dimanche étant strictement consacré à la prière et au repos, aucune boutique ne peut rester ouverte. — Or, chaque samedi High-Street est transformée en marché; les trottoirs et toute la largeur de la rue sont encombrés d'échoppes en plein vent : fruits, légumes, viande, volailles, poissons, fromages, tout y est pêle-mêle; une population nombreuse, femmes, hommes, vieillards, enfants, se croisent, se poussent, gromcellent, rient, et glapissent, jurent, chantent au milieu de ce tatar-boué, de ce pandémonium étourdissant; à chaque pas, vous êtes poussé par un vrogne sur une de ces femmes qui, selon Gilbert,

...S'en vont deux à deux, sur le chemin du jour,
Dans les heux fréquentés emporter leur amour.

Misérables Laïs de cet Athènes moderne!
Courtisanes aux pieds nus qui portent des robes à volants!...

Maintenant laissez-moi ce tableau si fantastique déjà par la lumière rouge et vacillante des torches et des lanternes à ciel ouvert; encadrez-le de hautes maisons grimaçantes, riées, qui semblent se pencher pour regarder dans la rue avec leurs petits yeux tout rouges, et vous aurez, sous les yeux le spectacle le plus merveilleux, le plus diabolique qui puisse sortir du cerveau d'Hoffmann ou du crayon de Callot.

Au bas de la Canongate, la partie la plus triste et la plus solitaire de la ville, au milieu de misérables cabans, dans la vallée entre Arthur-Sent et la vieille ville, s'élevait l'ancienne résidence des rois d'Écosse, le palais de Holyrood, édifice quadrangulaire, triste et sombre comme ses souvenirs, avec sa porte flanquée de quatre tours, au-dessus de laquelle

sont les armes d'Écosse, entourées du chardon national, avec cette légende :

Nemo me unquam lacesset.

Au-dessous brillent les uniformes rouges des deux sentinelles qui gardent l'entrée de ce palais désert.

À gauche sont les ruines de la chapelle, lieu de sépulture des têtes couronnées et des plus grandes familles du pays; — ruines humaines dans des ruines de pierres!... monarques sans sujets dans un temple sans autel!... Le lieu, ce signe vivant de l'oubli, couvre tous les jours de plus en plus les vieux tombeaux et les antiques murailles.

Depuis les dernières guerres de l'Union jusqu'en 1745, Holyrood est resté désert, et nul hôtel n'est venu troubler sa solitude et faire diversion aux souvenirs qui gèlent religieusement. En 1795, pour la première fois, ses portes se sont ouvertes pour recevoir un prince français exilé, le comte d'Artois, qui y resta jusqu'à l'année 1799, — et en 1831, le même prince, devenu Charles X, y entraît encore en proselit, en roi détroné.

Dieu seul est grand, mes frères!... comme le criait du haut de la chaire Bossuet, cet éloquent panegyriste des grandeurs humaines. Venez avec moi voir encore dans ce même palais ce qu'il reste d'une grande reine, de la belle et infortunée Marie Stuart... Un vieux lit de damas rouge, quelques meubles vertueux, un méchant portrait, et puis la lance, les cuirassés et les lourdes bottes du mari de la reine, de lord Darnley, cette autre victime de ces époques de barbarie et de sang... de tant de grandeur, de beauté et de puissance, rien que cela!... et pas même cela, car l'authenticité de ces pauvres reliques est très-contestable.

Près de la porte de la chambre de la reine, on vous montrera une tache noire sur le plancher, et que la sollicitude intéressée du gardien femelle a bien soin d'entretenir de temps à autre. — Cette large tache... c'est du sang!... celui de ce pauvre Rizzio, ce beau troubadour italien, dont je vais vous dire la fin si tragique.

C'était un samedi soir, le 9 mars de l'année 1566; la reine Marie, avec la duchesse d'Argyle et quelques dames de sa cour, était à souper... Rizzio, dans le fond du salon, assis à une petite table, chantait à sa royale protectrice une villanelle de son beau pays de France, qu'elle aimait tant; un orage violent, qui fouettait dans les vitres du palais les rafales de pluie et de grêle, empêcha d'entendre les mercuriels et leurs complices pénétrer dans les cours et les appartements; à leur tête, étaient le comte de Morton et lord Sausport; un nommé Rutlwin et quelques autres assassins arrivèrent jusque dans la chambre à coucher de la reine par un escalier dérobé qui communiquait avec la chapelle; le poignard à la main, ils entrèrent brusquement dans le salon, et, malgré les larmes et les supplications de sa royale maîtresse, ils saisirent l'infortuné Rizzio, le frappèrent sous les yeux de la reine de nombreux coups de poignard, et traînèrent son corps à la porte de sortie en se livrant sur lui à d'odieuses excès. — Le lendemain, le cadavre du malheureux Italien fut enseveli par les ordres de Marie Stuart dans le caveau royal de la chapelle, où son tombeau se voit encore.

Le reste du palais n'offre qu'un médiocre intérêt. — Dans la salle dite du trône est un beau portrait en pied de Georges IV, en grand costume de highlander, que ce roi fit faire à sir David Wilkie, pour perpétuer le souvenir de son passage à Edimbourg en l'année 1822.

Dans une longue et sombre galerie qui occupe le premier étage de la façade du nord, sont suspendus aux parois les portraits de cent onze souverains d'Écosse, peints par un artiste flamand nommé Wille. — L'existence d'une grande partie d'eux, depuis le règne presque fabuleux de Ferens I^{er}, est aussi incertaine que leurs ressemblances.

J'allais oublier un curieux soubassement sculpté dans le jardin, la reine Marie apporta de France, et fit placer dans le jardin derrière la chapelle et où on le voit encore. — Comme hier, comme aujourd'hui, comme demain, il promènera sur son cercle de marbre son ombre lente et régulière, et il verra passer les générations éphémères des hommes, et tomber pierre par pierre les monuments qui l'entourent!... Combien d'heures de sang et d'amour, de bonheur et d'angoisses, n'a-t-il pas déjà marquées!... Sans s'arrêter un instant sur les uns... sans passer plus vite sur les autres; et nous... insectes nés et biers, et qui mourront demain, pourquoi compter les pas du temps, et nous arrêter pour regarder les heures qui passent.

La vie est courte et les heures sont longues, a dit Fénelon; pourquoi donc la raccourcir encore en les allongeant davantage?... Laissez-moi, en finissant ma lettre, vous citer ces beaux vers de V. Hugo qui me viennent à la mémoire, et dont la poésie mélancolique est bien en harmonie avec mon sujet :

É. Henriëtrix, qui sait son rôle à peine,
Clique homme, vive d'audace ou volupté d'effroi,
Sous le rayon du pâle ou du rouge du feu,
Vient pas-à-à son tour son heure sur la scène.

Bonsoir, ami, si vous me lisez à l'heure où je finis de vous écrire, vous devez avoir, bien plus qu'aujourd'hui, un terrible envie de dormir; laissez le ciel que vous ne vous réveilliez pas trop tard demain; j'ai peur que la dose de mon narcoïtisme ne soit un peu trop forte.

M. B.

Notes et études sur les Publicistes contemporains.

II.

INTÉRÊT ET PRINCIPAL. — MM. PROUDHON ET BASTIAT.

(Suite de la... Voir les Nos 364 et 365.)

L'avouerez-vous? Il m'est arrivé, en approchant de ce débat, non point la même aventure, mais quelque chose d'analogue à la migration historique de M. de la martine abordant la ré-

volution, plein de feu pour les Girondins, et concluant l'apologie préméditée de Vergniaud par l'éloge des Montagnards.

Je ne suis point allé jusque-là. Je déclare que la gratuité du crédit me paraît être simplement l'absolu, l'idéal qui ne se crée point, ou l'homme tend sans cesse, ou il n'atteint jamais, ou il l'atteindra point, je pense, à moins qu'il ne devienne Dieu. Or, pour découvrir l'absolu, pour faire régner l'idéal sur cette planète, pour ouvrir le ciel en un mot, il faut d'autres facteurs, comme dit M. Bastiat, qu'une banque nationale.

M. Proudhon n'a point réussi à nous faire comprendre comment de légitime l'intérêt ou la rente devient illégitime, ni surtout comment il appert que cette illégitimité soit aujourd'hui un fait accompli. Permis à lui de contester la légitimité de l'usure, comme l'ont fait d'autres socialistes; mais en la niant dans le présent il l'a au contraire affirmée dans le passé, en se fondant sur la *nécessité*, l'utilité, qui peuvent sans doute expliquer, pallier les choses, mais qui ne légitiment rien.

Nous n'avons pas vu davantage comment la pratique même de l'intérêt conduit à la gratuité, malgré la démonstration annoncée de M. Proudhon; et notre faible intelligence, peu éclairée par le langage érotique familier au grand écrivain, n'a pu s'élever non plus jusqu'à la conception de sa « *réduction 1^{re} de l'intérêt à l'usure*; » 2^o de toutes les affaires, de toutes les transactions, de toutes les ventes au comptant par le système mutualiste. Ni la contradiction, ni la distinction, ni la digression, ni la philosophie, ni la tenue des livres, invoquées par lui tour à tour, n'ont pu élucider à nos yeux le problème ni nous rendre ce fait palpable que, juste en 1850, par le génie d'un homme et la vertu d'une banque, l'idéal (car on ne saurait trop le répéter, c'est l'idéal) va triompher en ce bas-monde, au point que, le crédit devenant inutile et partant l'intérêt absurde, les hommes, sans l'aide de l'argent, pouvant toujours équilibrer leurs échanges et leurs avances, n'auront plus des lors que cette double et bienheureuse destinée : « Produire sans peine et consommer le plus possible. »

On le voit, même en admettant pour établi le laborieux théorème de M. Proudhon avec scholies et corollaires, la gratuité du crédit n'est encore qu'un vain mot; car le vrai est, selon lui, l'inutilité du crédit. C'est bien là ce qu'il réalise ou du moins veut réaliser. Et scientifiquement, mathématiquement, il paraît être dans le vrai. Il n'y a rien à dire à son égard, rien à reprocher à sa preuve. Or c'est là, si je ne m'abuse, le genre de succès auquel il tient le plus. À ce point de vue, du moins, je me plains à lui rendre hommage. Oui, sans doute, gratuité et inutilité sont deux termes corrélatifs et adéquats, pour parler le style de l'école. Quoi de plus inutile (comme objets de commerce) que l'air et l'eau, et qui, dès lors, de plus essentiellement gratuit? Du jour où le crédit sera aussi vulgaire dans le monde que l'air et l'eau, il est fort clair qu'il cessera d'être rétribué et tombera de lui-même; on n'en aura aucun besoin, en tant que service d'homme à homme; on le puisera à longs traits, à toute heure, par tous les pores; on le respirera, si je puis ainsi dire. Le financier (y aura-t-il des financiers? A coup sûr non) ne pourra pas plus mettre l'embarço sur le crédit et les instruments de travail à l'encontre et au détriment de son voisin le savoyeur que sur la couche d'air et la borne-fontaine, où s'évapore et se désaltère à souhait cet honorable industriel. En un mot, faire de la valeur en échange par excellence la valeur en usage aussi par excellence, désapproprié le crédit, ce qui est bien une autre affaire que désapproprier la terre, voilà tout simplement ce que M. Proudhon réalise (sur le papier) par ses *virements de portées*.

Il est inutile, je pense, d'insister davantage sur ce sujet, et je ne puis qu'engager vivement le lecteur incrédule à se reporter à la longue lettre (l'avant-dernière) de M. Proudhon, où ce miracle en partie double est accompli par A. plus B. L'opération est magistrale, et je la tiens, autant qu'il m'est possible de savoir en comptabilité me permet d'en juger, pour scrupuleusement exacte. Les comptes se balancent avec une méthode à dérouter et à rendre fou le caissier (que je dois supposer habile) de M. Rothschild lui-même. Je me hâte de quitter ce thème dangereux pour n'en courir point même sorti.

Une dernière observation cependant. Avec le système de mutualité absolue comme l'entend M. Proudhon, que nous importe la gratuité du crédit? — Qui nous empêche de tirer chacun 50 p. ° de notre argent, en opérant à la façon de ces joueurs nécessaires qui s'entendent pour faire figure à l'écarté, en basardant toute une soirée l'un contre l'autre la même pièce de 20 francs? Cela ne nuirait à personne, et cela nous donnerait un air capitaliste qui éjouirait nos vanités nationales, tandis que cette idée absolue de ne plus rien avoir à nous qui rapporte rien me paraît faite pour choquer bien des esprits rétrogrades.

J'arrive maintenant à M. Bastiat, auquel j'ai à soumettre, avec le vil désir de les voir dissipés, bien des objections et des doutes.

Sur son drapreau, M. Bastiat a écrit, par opposition à celui de M. Proudhon, ces mots : *Liberté du crédit*. Selon lui, c'est là la formule qui paraît aux yeux de la situation et à tous ceux de l'avenir.

Je voudrais le croire, je voudrais le croire aussi fermement que je crois peu à la gratuité du crédit, mais malheureusement plus j'ai étudié cette remarquable polémique, plus j'ai interrogé en son dire chacun des deux brillants controversistes, plus j'ai senti cette conviction s'éloigner de mon esprit.

Un fait assez saillant et assez poignant même qui ressort de tout ce débat, est qu'au fond M. Proudhon et M. Bastiat sont d'accord. Oui, d'accord, beaucoup plus peut-être que, dans l'emportement d'une si vive lutte, ils ne l'ont aperçu eux-mêmes.

ne veut M. Proudhon? Il ne s'en cache pas : la liberté de tous les gouvernés. C'est ce qu'il appelle anarchie.

« Que veut M. Bastiat? C'est, je lui demande pardon de dire, l'anarchie, l'anarchie du crédit et des transactions merciales qu'il appelle, lui, liberté. Liberté illimitée, anarchie, sont deux termes absolument valents. Et si la liberté illimitée est bonne et admissible quelque point, ma raison, je l'avoue, se refuse à comprendre quelle ne le soit pas en tout autre.

L'Etat (c'est-à-dire le frein, la cohésion), dit quelque part Bastiat répondant à M. Proudhon, est un remède douloureux, mais nécessaire, comme l'intérêt de l'argent, tant que l'homme n'est point parfait. »

Comment M. Proudhon, qui n'a la nécessité du topique, et qui à-t-il pas répondu : « Mais ce remède que vous voulez à la société politique, de quel droit l'éliminez-vous de la société commerciale? Que vous tient : vous ne pouvez pas que ce qui est juste et utile dans un ordre d'idées ne le soit pas dans l'autre; qu'une chose soit à la fois bonne et vraie; que la liberté absolue soit ici un bien, là un mal. Quel qu'un poids et qu'une mesure; ou bien cessez de me battre! »

Mais, en parlant ainsi, M. Proudhon n'eût fait que signaler l'absence dans laquelle il tombait lui-même, et voilà d'abord pourquoi il s'est abstenu. En effet, M. Proudhon, il veut l'anarchie dans l'Etat, ne la veut pas dans le créant; s'en fait, car il est forcé de reconstruire l'Etat sous la forme de banque nationale pour distribuer le crédit. Or, c'est précisément l'inverse que demande M. Bastiat. Cette étrange complication que les deux adversaires, au même principe qui leur est cher à tous les deux (liberté), une fois rendus sur leur terrain respectif, cessent de s'entendre, se contredisent, se combattent, et d'une commune tirent des conséquences diamétralement opposées : tout cela, il faut bien le dire, parce que chacun d'eux se trompe lors de son campement le drapeau qu'il s'est choisi et qui eût dû les réunir.

Mais ce que n'a pas dit, ce que n'a pas pu dire M. Proudhon à M. Bastiat, nous n'avons, nous, aucune raison de le dire. Nous dirons donc à l'honorable et très-spirituel défenseur de la liberté des échanges :

« Oui, sans doute, nous reconnaissons avec vous l'importance du capital sur le progrès constant de l'homme. Nous nous qu'il ne s'agit point de le battre en brèche en le dérangeant, mais bien de l'augmenter sans cesse. Mais, si ce n'est qu'il ne faut pas vouloir à sa répartition, car qu'il ne s'agglomère en un petit nombre de mains, que le sang se congestionne en certaines parties du corps, grave déclin et de l'économie et du bien-être de l'Etat? »

« Et sera atteint, dites-vous, non par la gratuité, mais par la liberté du crédit. Liberté des banques, liberté des transactions, liberté partout, c'est le remède qui guérira les maux sociaux et nous rapprochera de plus en plus de l'égalité idéale. »

« Quant voudrait dire, ce nous semble, que la circulation sang, étant libre, sauvera toujours les corps de toutes ces maladies, de toutes ces congestions dont nous parlions tout à l'heure. »

« Certes, la distribution des sucs nourriciers qui compose grand phénomène de la vie, voilà la circulation par excellence : elle se fait en nous et sans nous; elle est d'instinct divine. Et pourtant il arrive à chaque instant que la répartition admirable est troublée, intervenue, détournée sur ses vraies cours et de ses canaux naturels. »

« Que fera la tête en ce cas, la tête qui est l'Etat, le type, le modèle, le compendium achevé de cette centralisation universelle, si compliquée et si simple, et si puissante? Mais, dont nous nous enorgueillissions à bon droit et que nous gardons précieusement, car c'est notre force, bien de la vouloir dissoudre et de conspirer contre elle? »

« Aidée des lumières de l'observation et de la comparaison, cherchera-t-elle pas à venir au secours de la partie lésée, à braver cette phlébotomie, germe d'inflammation funeste, qui naît tout l'organisme, et aussi bien les portions regardant de vitalité que les tissus atrophiés par la privation et même? Son premier devoir ne sera-t-il pas de travailler toujours ses forces à rétablir l'équilibre? Dirait-elle comme un optimiste et quédiste, tel que vous paraîsez l'entendre : « Laissez faire, laissez passer! La libre circulation rétablira tout ce ravage. » Mais cette circulation, elle n'est pas libre au moment même où la tête tient ce langage! Et c'est précisément parce qu'elle ne l'est plus, parce que le fléau est en danger de mort, ou au moins de maladie veuve, que le patient tout d'une voix crie vers elle pour le rétablir! »

« N'est-ce pas le cas où jamais pour elle de justifier, de mériter par sa prompt intervention, par sa judiciaire, par son aide, les subsides considérables, et pour ainsi dire gratuits, qu'elle cesse de monter à elle? » Grâtes, disons-nous, ils ne sont gratuits par aucun travail musculaire. Voilà la tête gardée placée sur le corps à titre onéreux et rendu contemplatif! Quel nous posséderions une puissante machine, à l'instar du cerveau humain, une centralisation unitaire presque parfaite, fruit de l'œuvre lente des siècles, sans rivalité chez aucun peuple des temps modernes anciens, et le dernier mot, le but final de cet appareil administratif supérieur à tous les autres serait de fonctionner dans le vide, de pomper annuellement le quart du revenu du pays à cette seule fin de le rendre au pays sous forme de percepteurs et de gendarmes; étranger à tout, indifférent, neutre dans le conflit des divers intérêts, hors un tel, leur union constante pour le doler splendide! Mais si l'en est ainsi, à quoi bon l'Etat? Dix-huit cents millions pour nourrir un gendarme, c'est un peu bien cher, ce nous semble. On se lasse du tout, même de la ruine. Puis-je pour notre argent l'Etat ne prend qu'un rôle, celui de

perdre sont grandes pour les entrepreneurs, et celles de chômage et de réduction pour les ouvriers. »

« Heureux conscience et admirable effet de l'isolement mercantile, de la liberté absolue! »

Pour le second exemple, je le prendrai dans une région qui n'est beaucoup plus familière, et dont je puis parler moi-même. C'est celui du travail des lettres ou, à ma connaissance, les salaires ont constamment diminué depuis vingt ans, et dans une proportion bien autrement forte que pour l'industrie cotonnière. Pourtant, la masse de capitaux qui, depuis la Restauration, s'est portée sur les entreprises de journalisme et de librairie, a décuplé peut-être. Ce sont des millions et des millions que représentent ces presses à vapeur et ces journaux tirés à près de cent mille exemplaires, et ces immenses librairies, et cette avalanche de brochures, et ces ouvrages illustrés, etc., etc. — Comparez à cela la modeste origine du *Constitutionnel*, qu'un billet de mille francs fit éclore, et qui enrichit cependant tous ses rédacteurs. Certes, le capital était peu en ce temps : il est tout aujourd'hui; le travail, honoré alors, le talent récompensé, rémunéré splendidement, sont maintenant tombés à un taux qui ferait prendre en pitié au filateur, tout disgraciés qu'il puisse être, les humiliantes misères de son confrère l'écrivain.

« Dirait-on qu'après tout la masse des salaires a augmenté absolument; que ce n'est point la faute du capital si les travailleurs se sont multipliés au point qu'à peine pour chacun d'eux reste l'école de la faim? »

« A cela, je réponds que pour imposer le nombre des travailleurs, le capital n'en employant apparemment que la quantité strictement indispensable à l'exécution de ses plans; le capital, qui n'est point entiché de sensiblerie, n'a pas coutume, que je sache, d'en user d'autre manière. Reste donc ce double fait, à savoir que les travailleurs, aussi bien les littérateurs que les cotonniers, filateurs de l'In et de laine, s'ils ont dû augmenter de nombre à mesure que les capitaux les sollicitaient à le faire, ont vu proportionnellement leurs salaires diminuer, au fur et à mesure qu'augmentaient les capitaux ces entreprises auxquelles ils prêtent leur concours. »

« Il est bien vrai que les journaux, les livres ont baissé de prix — et les bas de coton aussi. Ainsi le journaliste payera un sou de moins qu'autrefois le journal qui ne le fait plus vivre, et le cotonnier achètera moins cher qu'il y a cinquante ans la paire de chaussettes qu'il a filées et tissées en tremblant le froid et la faim. Il y a mille ans même, faute du capital (et aussi quelque peu de l'invention humaine, qui est intervenue depuis) il n'aurait pu se procurer à aucun prix cette cotonnaide qui lui coûte aujourd'hui quinze sous. Qui en doute? Mais, je le demande, cette compensation est-elle suffisante à l'écrivain, au filateur? »

« On pourrait tout à tour passer en revue beaucoup d'industries, et je doute fort que l'observateur constatât généralement des résultats plus favorables pour le talent et le travail. »

« Si le prix des objets manufacturés a généralement baissé (à l'inverse des produits agricoles et de toutes denrées), ne tient-on pas compte de cette baisse dans la fixation des salaires? Et cet abaissement des salaires eux-mêmes n'a-t-il pas contribué, pour le moins autant que l'accroissement du capital, à la réduction des prix? »

« Mais là n'est pas absolument la question. Je reviens à la liberté exclusive que M. Frédéric Bastiat a inscrite sur son drapeau. Je dis que les institutions d'un pays, son gouvernement, doivent tendre sans cesse à maintenir, sinon à rétablir, cet équilibre qui sera toujours tout troublé entre citoyens et rivaux. C'est l'opinion de Montesquieu qui, d'une part, approuve que les lois fiscales pesent dans une république sur le *superflu* de manière à ramener l'égalité; de l'autre, et sur la liberté du commerce (livre vingtième, Esprit des lois), trace ces lignes remarquables : « La liberté du commerce n'est pas une faculté accordée aux négociants de faire ce qu'ils veulent; ce serait *liberum placitum seu arbitrium*. » Ce qui veut le commerçant ne gêne pas pour cela le commerçant... En Angleterre, le négociant est gêné, mais c'est en faveur du commerce. »

« Montesquieu (dont quelque peu incriminé de socialisme, je ne me serais point permis de le citer, si je n'avais, pour le couvrir, et moi aussi, une autorité respectable; c'est celle de M. Léon Faucher qui, dans la Revue des deux Mondes, proposait, il est vrai, deux mois seulement après la révolution de février, de limiter l'expansion des classes supérieures par toute une série de mesures, telles que l'impôt progressif, l'impôt sur le luxe, l'impôt sur les successions, et la mise par l'Etat des instruments de travail à la portée de tous, ce pour quoi il a qualifié. »

« Limiter l'expansion des classes supérieures, voilà précisément ce que veut Montesquieu. M. Léon Faucher ne le veut plus, c'est vrai; mais il l'a voulu, c'est assez pour nous mettre à l'aise et justifier Montesquieu. »

« Nul doute que M. Bastiat ne le veuille aussi bien que nous; mais il y faut, pour emprunter son expression, d'autres fautes qu'un devis inscrit sur un drapeau quel qu'il soit, et nous ne pensons pas que liberté de crédit et multiplicité des banques puissent résoudre le problème. Il parfaitement réfuté la chambre de la gratuité du crédit; mais c'est en élevant drapeau contre drapeau qu'il nous a paru moins heureux. Si nous nous trompons, nous serions empressé à reconnaître notre erreur, et c'est avec toute la réserve que nous sied dans un tel débat, vis-à-vis d'un tel publiciste, que nous proposons sincèrement nos objections et nos doutes. Notre impression est qu'il ne faut ni se payer d'une gratuité utopique, ni s'endormir sur l'oreiller commode et dangereux du laisser-faire. Cherchons encore, cherchons sans cesse; c'est à cette condition seule que l'Évangile nous promet le succès final, et surtout gardons-nous des dévices et de l'absolutisme des formules. »

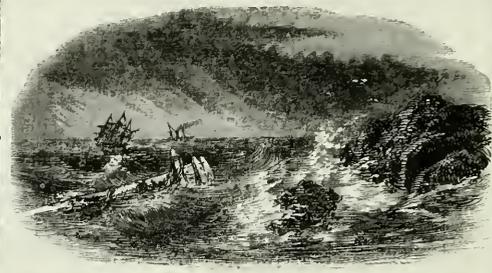
L'OCÉAN.

PAROLES

M. ROMMY.

MUSIQUE

M. ANDRE SIMIOT.



Moderato $\text{♩} = 80$.

CHANT.

PIANO.

O-cé -

an qui baignes nos pla -- ges, Pourquoi ron - ger ain - si tes bords, Et ba - la - yer a - vant les

à -- ges Nos tours, nos ci - tés et nos ports? En vain sur toi la foudre gron - de, Tu

tiens la for - ce du Très - Haut; Le su - perbe a -- sur de ton on - - - - de Remplit ta coupesans dé-

Pressez un peu.

faut, Rem-plit ta cou-pe sans dé - - faut. Ta puis-
Suivez la voix.

Allegro ♩ = 104.

san - - ce d'un pôle à l'autre É - - tend son em-pire a-gi - té; Sans chef, sans tri-

Plus lent

bun, sans a-pô-tre, Tu connais seul la li-ber-té, Tu connais seul la li-ber-té.

2^e COUPLET.

O - cé - an; sur tes vas-tes plaines Qui peut dou-ter de l'é-ter-nel, Quand l'o-ra-ge bri-se ses chaînes Sur ton a-bi-me so-len-nel, Quand tes va-gues au-da-ci-eu-ses Sur les rocs fon-dent à tor-rents, Et que tes la-mes é-cu-meu-ses Du noir ro-cher mi-nent les flancs, Du noir ro-cher mi-nent les flancs. Ta puis-san-ce d'un pôle à l'autre É-tend son em-pire a-gi-té; Sous chef, sans tri-bun, sans a-pô-tre, Tu con-nais seul la li-ber-té, Tu con-nais seul la li-ber-té.

3^e COUPLET.

Tu fus té-moin de bien des hai-nes Se li-vrant de sanglants com-bats. Ton gouffre as-sou-vit bien des pei-nes Lais-sant leurs tra-ces i-ci-bas. Plus d'u-ne vierge en son jeune âge, Mou-rante et le cœur en-flammé, En sou-pi-rant sur ton ri-va-ge Vient at-ten-dre son bien-ai-mé, Vient at-ten-dre son bien-ai-mé. Ta puis-san-ce d'un pôle à l'autre É-tend son em-pire a-gi-té, Sans chef, sans tri-bun, sans a-pô-tre, Tu con-nais seul la li-ber-té, Tu con-nais seul la li-ber-té.

Procédés d'E. DUVENÇON

A. M. DE SAULCY, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Monsieur,

Vous avez consacré plus de cinq grandes colonnes du *Moniteur* (15 janvier et 18 février) à deux articles fort courts que j'ai publiés sur les ruines de Ninive. C'est beaucoup d'honneur pour moi; je vous en remercie sincèrement. Mais cette prolixité rend nécessaires de ma part quelques observations nouvelles.

D'abord, mes doutes sur l'authenticité des ruines de Ninive avaient pour origine l'exagération de l'antiquité des monuments égyptiens. Je citais, comme exemple, le zodiaque de Denderah, qui était l'œuvre d'un Pharaon jusqu'à ce qu'une inscription du frontispice apprît aux archéologues qu'il datait tout simplement du règne de Tibère. Me métonnant qu'on eût oublié les dominations successives des Perses, des Grecs et des Romains, et que d'une seule enjambée on eût franchi un intervalle, répété stérile, d'une vingtaine de siècles, pour arriver à l'époque pharaonique, qui seule devait avoir produit toutes les merveilles de l'art. Je craignais enfin que l'illusion dans laquelle on était relativement à l'ancienne Égypte ne se reproduisît aujourd'hui pour l'Assyrie.

« Cela, vous objectez, monsieur, que je commets « une exagération un peu forte de huit siècles sur vingt. » Est-ce là répondre au sens de mon argument ?

Mais je veux bien vous suivre sur le terrain où vous me placez.

Vous auriez raison, monsieur, si les archéologues, dont la génération n'est pas encore éteinte, avaient vu sous le règne du Khalife Meaviah, et que j'eusse voulu déterminer chronologiquement la durée des dominations successives des Perses, des Grecs et des Romains. Je n'ai point fait abstraction des Arabes et des Turcs, qui ont aussi laissé des traces de leur passage, ne fût-ce que par la destruction des monuments les plus anciens, déjà dégradés par le temps. Vous voyez, monsieur, que je suis encore modeste en ne parlant que d'une vingtaine de siècles.

Vous constatez ensuite que la découverte de la pierre de Rosette « a fait voir que l'opinion que les Grecs et les Romains n'avaient point fait usage, en Égypte, de l'écriture hiéroglyphique était presque une erreur. » — Pourquoi ne pas dire franchement que c'était une erreur ?

Je me félicite d'avoir appelé votre attention sur l'itinéraire de Xénophon, que vous aviez tout à fait passé sous silence dans votre réponse à mon premier article. Après la lecture du mémoire, que vous avez sans doute entre vos mains, vous devez être convaincu que je connais assez bien cet itinéraire. Les noms d'Opis et de Cernes, auxquels j'aurais pu joindre ceux de Larissa et de Mespila, n'avaient alors, sous ma plume, d'autre valeur que celle d'une protestation adressée à ceux qui ne prétendent rencontrer, sur les bords du Tigre, que des ruines de villes assyriennes.

Vous admettez, monsieur, qu'on a retrouvé les ruines de Larissa et de Mespila. Et, nous sommes bien d'accord; car c'est précisément là ma thèse. Mais tout accord cesse entre nous, dès que vous voulez que les ruines de Larissa et de Mespila soient celles de Ninive. Auriez-vous soutenu cette identité il y a quelques années, en suivant les fouilles de MM. Botta et Layard, votre Xénophon à la main? *Post hoc, ergo propter hoc*. Vous y ici la pauvreté de vos arguments; pour les réfuter, il suffit de les reproduire. Vous dites :

« Maintenant, pourquoi les noms Larissa et Mespila, rapportés par Xénophon, l'ont-ils été par lui à l'exclusion du nom de Ninive? Parce que, sans doute, les habitants du pays, avec lesquels il n'avait en ce moment de relations qu'à coups de bâches et de pierres, n'avaient garde de lui donner des renseignements archéologiques bien positifs. » Quant à ces noms eux-mêmes, il ne serait peut-être pas impossible d'en deviner l'origine, car *Mespila*, en hébreu et en chaldéen, dérive très-directement d'un verbe qui signifie *humiliter redditi, depressi, dejecti, fregit*. Connaissez-vous un nom qui convienne mieux à Ninive écrasée, et désignée par ceux qui l'ont écrasée? »

En effet, pour ne répondre qu'à la dernière partie de votre argument, je ne connais pas de nom qui convienne mieux non-seulement à Ninive, mais à toutes les villes en ruines, qu'il serait trop long d'énumérer. Une chose qui m'étonne alors, et que vous partageriez peut-être mon étonnement, c'est que, si le nom *Mespila* dérive si directement d'un verbe qui signifie *humiliter redditi, depressi, dejecti, fregit*, on puisse nous montrer aujourd'hui des statues colossales, parfaitement intactes, des murs debout, des palais entiers de la Ninive écrasée, rasée, nivelée, il y a deux mille quatre cent soixante-cinq ans.

Je prends ici votre date, car il n'est pas permis, selon vous, de s'exprimer en chiffres ronds quand on parle de Ninive et des successeurs de Sémiramis. Vous me tancez vertement, vous me reprochez une *grave erreur de chiffre*, pour avoir dit qu'il y a *quelques milliers d'années* que l'empire des Assyriens a disparu. Suis-je généreux ?

Je vous laisse continuer votre argument : « Le nom *Larissa* pourrait bien avoir été fabriqué par Xénophon lui-même, qui entendait appeler cette ville *El-Atsoura* ou *El-Altira*, et qui, malgré lui, aura rapproché ce nom de celui des villes grecques qui s'appelaient *Larissa*. »

Il me serait impossible, monsieur, de vous contredire sur ce point; car je ne prétends pas avoir vécu dans la familiarité de Xénophon, et j'ignore ses pensées intimes; seulement, il s'est fabriqué volontairement le nom *Larissa*, ce n'est pas malgré lui qu'il *aura rapproché de El-Atsoura* ou *El-Altira*, non, son rable emprunté à Aboulféda.

Puis, comme si vous étiez vous-même effrayé de votre succès, vous vous hâtez d'ajouter : « Croyez, monsieur, que j'ai fait très-bon marché de ces hypothèses; mais je suis tout disposé à ne pas être aussi coulant quand il s'agira de défendre l'identité des villes ruinées, désignées par Xénophon, avec la Ninive de l'Écriture. »

Cela veut dire sans doute, si je comprends bien le français, que vous ne tenez pas le moins du monde aux *ironnements* (terme parlementaire) de vos hypothèses, mais que vous n'en lâchez pas si facilement les bénéfices. Ai-je bien compris ?

Le principal argument de mes adversaires, je l'avais posé dans ces termes : « Il y eut jadis entre l'Éuphrate et le Tigre l'Empire des Assyriens dont la capitale était Ninive. Au dire du prophète Jonas et de Diodore, cette ville était très-grande. Les Assyriens connaissaient donc l'architecture et les beaux-arts, bien que les historiens ne nous en donnent aucune notion. »

Vous dites, monsieur, que je commets là « plusieurs erreurs encore. » Plusieurs erreurs dans cinq lignes? L'accusation est grave. Je vous laisse vous expliquer : « d'abord il n'y a pas que Jonas et Diodore qui disent que Ninive était très-grande. Hérodote et Strabon disent la même chose. »

Un mot de réplique. Supposé que vous eussiez raison, ce n'est pas une erreur, mais une omission que j'aurais commise. Et même de cela il faut rabattre la moitié. Car Hérodote ne fait que nommer Ninive; nulle part il ne parle de la grandeur de cette ville. Veuillez ouvrir votre Hérodote et lire. Ajoutez-vous foi au témoignage de vos yeux ?

Quant à Strabon, il dit en (dit que Ninive était plus grande que Babylone. Mais, ensuite, n'auriez-vous pas mis, par hasard, sur le compte de cet auteur ce qui se trouve dans un autre ? Vous affirmez nettement, dans deux passages différents de votre article (*Moniteur* du 43 janvier), que Ninive avait, d'après l'autorité de Strabon, 480 stades de tour, et vous vous applaudissez de voir « les monticules de Nimroud, de Kouindjouk et de Karamles, matériellement enclavés dans les 480 stades que mentionne Strabon en termes très nets et très-précis. »

Voilà qui est très-net et très-précis. Ici encore, monsieur, veuillez lire pour Strabon ce que je vous ai prié de faire pour Hérodote. Après cette vérification, reconnaissez-vous que vous vous êtes trompé de nouveau? Comme vous paraissiez ignorer l'auteur qui donne à Ninive une étendue de 480 stades, je vais vous l'apprendre. Cet auteur, c'est Ctésias, cité par Diodore, le même Ctésias qui place Ninive, non pas sur le Tigre, mais sur l'Euphrate, par conséquent un peu loin, vous le voyez, des monticules de Nimroud, de Kouindjouk et de Karamles.

« Prouvez-moi, dites-vous, que je me suis trompé, et vous m'auriez rendu un tel service, que je vous en remercierais de bon cœur. »

C'est ce service, monsieur, que vient vous rendre un homme qui, suivant vous, s'aspire au titre de savant.

Mais, désirant acquiescer de nouveaux titres à votre reconnaissance, je continue.

Vous m'invitez, monsieur, à lire dans la Bible les versets suivants d'Ezéchiel : «... Elle vit des hommes peints sur le mur, des images de Chasdim (Chaldéens) peintes en rouge, ceintes autour des reins, et portant sur leurs têtes des mitres. Et tous ont l'aspect de guerriers, à la ressemblance des fils de Babel des Chasdim, du pays de leur naissance. Elle a cédé à la concupiscence, etc. (Chap. xxiii, 14, 15, 16). »

J'ai traduit ces versets littéralement sur le texte hébreu, car je suis toujours à la recherche des *plusieurs erreurs* que vous avez signalées dans les cinq lignes citées plus haut. Tout bien examiné, je pense que mon *marthorah*, cet animal fantastique, à face d'homme et à corps de lion, décrit par Ctésias, donne une idée plus exacte des monuments déposés au Louvre; et, sans être bien difficile, je ne trouve point, dans ces versets d'Ezéchiel, les renseignements historiques que je vous demandais sur l'architecture et les beaux-arts des Assyriens. Au reste, vous avouez vous-même que le texte du prophète ne s'applique qu'à Babylone et qu'à cette époque Ninive était déjà détruite.

A cette occasion, permettez-moi de vous faire observer que les beaux monuments, que j'admire comme tout le monde, deviennent un immense embarras en présence des insignifiants débris de la rivale de Ninive. Voila « 2475 et pas un an de plus » que Ninive est ruinée, et il ne nous reste que des décombres informes de la fameuse Babylone qui, au quatrième siècle de notre ère, était encore au nombre des cités les plus splendides du pays. Quant à l'enfouissement de ces ruines, c'est un argument auquel j'ai déjà répondu ailleurs.

En voyant tout attribuer aux Assyriens, je me suis naturellement demandé si les Médés et les Perses (dont l'histoire est pourtant beaucoup moins embrouillée que celle des Assyriens) étaient des sauvages complètement étrangers aux arts, et si ils n'ont laissé après eux aucune trace de leur existence.

Cela vous répondez que les Perses n'ont laissé en Égypte, sauf deux vases et quelques lambeaux de papyrus, que des traces de mutilations et de profanations. Mais l'Égypte était traitée en province conquise, et les successeurs de Cambyse étaient tout à fait chez eux dans les contrées de l'Euphrate et du Tigre. Babylone était leur résidence, après la destruction de Ninive. Voulez-vous reléguer les anciens rois perses et les dynasties qui leur ont succédé, dans ce qu'on nomme aujourd'hui la Perse? Je sais bien que vous l'avez tenté.

Vous revenez encore une fois sur les 480 stades de tour (environ 22 lieues et demie). Mais comme vous ne dites pas tout, monsieur, je vais suppléer à votre silence. M. Lavard a trouvé, sur la rive occidentale du Tigre, à plus de 25 lieues, en ligne directe, au sud de Khorasab, les ruines de *Kalah Sherybat*. Or, ces ruines sont tout à fait semblables aux autres. Les enclaverez-vous aussi dans votre enceinte de Ninive? Quelle que soit « la ville respectable » qui convienne à cette ville, vous hésitez sans doute à lui donner 100 et même 80 lieues de tour, c'est-à-dire une étendue de plusieurs départements. Que ferez-vous alors des ruines de *Kalah Sherybat*? N'aurait-il pas mieux valu, pour vous et moi, qu'elles fussent restées à jamais ensevelies? Telle est l'inflexible logique que, quand on part d'un erreur, on arrive droit à l'absurde.

Vous revenez aussi sur Strabon, qui vous a déjà pu malheur. Vous le citez en réponse à ma demande de m'informer l'auteur ancien qui a déterminé la position géographique de Ninive. Il résulte, en effet, des passages cités que la capitale de l'empire assyrien était située au delà du Tigre, quelque part dans l'Assyrie; mais Strabon ne nous apprend absolument rien relativement à la position de cette ville, le bord oriental de ce fleuve, qu'il ne nomme même pas. Ce n'est pas tout; les mots *les plaines de l'Assyrie* qui *couvrent Ninive* donnent évidemment à entendre que Ninive était située au milieu d'un pays de plaine. Elle n'était pas baignée par les eaux du Tigre. Mais alors Strabon trouve en opposition formelle avec Hérodote. Ainsi, le témoignage de Strabon, loin de résoudre la difficulté, ajoute encore à nos incertitudes.

Quant aux géographes arabes (dont les témoignages se trouvent s'appliquer à la nouvelle Ninive dont parlent les historiens byzantins), vous me permettez de ne pas les mesurer sur la même ligne que les anciens, qui, déjà à une époque reculée, ne s'accordaient point sur l'emplacement de Ninive, par la raison très-simple qu'il leur manquait « preuves visibles », c'est-à-dire des vestiges de l'antique et de vos ni appozet Aboulféda, qui est mort en 433 de notre ère, et vous ne voulez pas prendre au sérieux Lucien, qui vivait onze siècles avant lui. Vous lui préférez même d'ailleurs.

Mais, il est inutile d'insister là-dessus; car vous dites vous-même que vous passez l'éponge sur les textes anciens, paremment pour effacer ceux qui vous contrarient, et pour faire mieux ressortir ceux qui vous conviennent.

J'ignore où vous avez vu ce que je reproche à Diodore, faute impardonnable. C'est là une alléguer purement et toute. J'admets sans peine avec M. Etienne Quatremère Ctésias, en parlant de Babylone, a pu avoir pour habit de désigner l'Euphrate par le nom générique de *le fleuve*. Mais c'est probablement à vous seul, monsieur, que revêt l'honneur de cette conclusion :

« En parlant de Ninive, Ctésias aura dit encore le fleuve » mais *celle fois*, en entendant parler du Tigre. Diodore, « n'y aura pas regardé de si près, aura traduit pour Ninive » comme pour Babylone le mot *le fleuve* par le nom *l'Éuphrate* qui, malheureusement, n'était applicable qu'à « fois. Voilà le mot de l'énigme. »

La solution est vraiment originale. Vous m'avez dit montré Xénophon, le général et l'historien, perdant la tête en pays ennemi, au point d'oublier son histoire de l'Assyrie et d'être stupéfié à la grecque un nom arabe, tout en considérant, à côté, le nom *Mespila*, qui n'est plus grec des noms que vous faites dériver du chaldéen. Maintenant c'est le tour de Ctésias. D'abord celui-ci est bien raisonnable quand parle de Babylone; mais quand il s'agit de Ninive, il est plus ; il confond le Tigre avec l'Euphrate. Et Diodore l'éclairci, ne s'en est pas aperçu! — Vous traitez les auteurs bien lestement; vous les sacrifiez sans façon aux besoins de votre cause.

Dés qu'on touche à l'écriture cunéiforme, vous vous mettez, monsieur, fort chatouilleux. Serait-ce là le côté le plus vulnérable? C'est ce que j'examinerai dans un autre moment. En attendant, permettez-moi de soumettre à votre critique judicieuse ces simples questions : Les caractères grecs, par exemple, de différents siècles, diffèrent-ils moins entre eux que vos trois espèces d'écriture cunéiforme? Or, je surs que la langue grecque soit perdue, et qu'il n'en reste plus que des inscriptions de différentes époques, combien d'années trouvez-vous en appliquant ici la méthode qui vous servi à l'établissement de vos différentes espèces d'écriture cunéiforme ?

Vous mettez, monsieur, ma modestie en opposition avec les mots *conviction inébranlable* et *hérétique endurci*. maintiens encore ce que j'ai dit : je crois fermement que ne saurait parler de Ninus, de Sémiramis, de Ninias, Sardanapale, d'Arbace, etc., avec autant d'assurance que s'il s'agissait des rois de France, successeurs de Henri I et les faits de l'histoire assyrienne, qui, selon vous, si « si inattaquables, » me paraissent essentiellement *contables*. Voilà ma conviction; et, en matière de science, je me montrerai toujours réfractaire aux croyances qui résistent pas à l'épreuve de la critique.

Enfin, monsieur, j'ai éprouvé un sentiment pénible, vous voyant, à bout d'arguments, vous en prendre à *mon Histoire de la Chimie*, ouvrage fort étranger à la question des ruines de Ninive. Évidemment vous n'en avez lu que la préface et l'appendice; car si vous aviez parcouru tout l'ouvrage, vous auriez vu que vous dépensez de l'admiration qu'il y a en effet analysé peut-être plus de mille volumes, ta manuscrits qu'imprimés, écrits en latin, en grec, en hébreu en français, en allemand, en anglais et en italien. Il n'y a rien d'étonnant : on peut abattre beaucoup de besogne en travaillant 12 à 13 heures par jour. Quant au traité de M. des Grecs, c'est une observation à laquelle j'ai répondu depuis longtemps.

Au commencement de votre lettre, vous avez déclaré qu'il vous rentrez « dans la lice moi par le seul intérêt de science et en écartant avec soin d'une discussion, qui de être la dernière entre nous, tout sentiment personnel. »

Avez-vous tenu parole, monsieur ? Cette discussion doit être, en effet, la dernière entre nous; car il n'y a plus de matière à discuter, si vous acceptez tout arbitrairement l'autorité que vous invoquez vous-même comme meilleure en fait d'histoire et de chronologie assyrienne. Cette autorité, je l'ai nommée, c'est la Bible. Je vous ai cordé que c'est là « un recueil historique d'une précision chronologique admirable jusqu'à huit ou neuf siècles avant l'ère chrétienne. » Marcorteur, en retour, que c'est aussi un excellent guide pour l'histoire de Ninive? Ce sera vous faire injure que d'en douter seulement. Cela étant précitées les paroles de Jehovah dans la bouche des prophètes : « Je ferai ton nom (le nom de Ninive) de tout

venir, je briserai les idoles de pierre et de métal de la maison de ton Dieu. Les portes des fleuves s'ouvriront, et le pais sera fondé. Ninive est comme un étang, ce n'est plus que de l'eau; elle est ruinée, c'est un désert, elle est anéantie. Il est maintenant cette demeure de lions ?
 Il est impossible, n'est-ce pas, d'exprimer avec plus d'énergie l'anéantissement, la destruction radicale de Ninive. Bien, monsieur, donnez-vous un démenti aux prophètes en persistant à soutenir que les belles et magnifiques ruines des environs de Mossoul, qui par leur état d'intégrité même doivent éloigner de l'esprit toute idée d'une destruction violente, complète, sont celles de Ninive? Traitez-vous la Bible comme Xénophon et Diodore? Direz-vous que, sur ce fait particulier, vous ne prenez pas au sérieux votre grande autorité?
 Maintenant, monsieur, veuillez récapituler ce qui précède, et me dire si je n'ai pas réellement des droits à votre reconnaissance.

Quant au printemps météorologique, comme on sait, sa durée est du 1^{er} mars au 31 mai.

Les jours augmentent de 1^h 5^m le matin et de 47^m le soir; en tout 1^h 54^m.

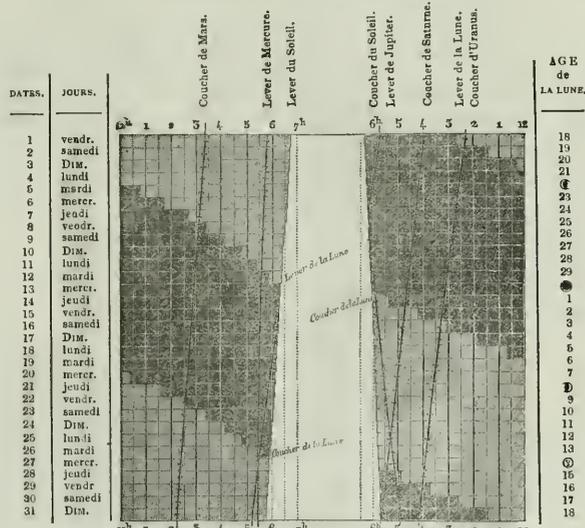
Le *midî moyen* précède le *midî vrai* d'un intervalle qui va constamment en diminuant depuis le 1^{er}, où il est de 12^m 37^s jusqu'au 31, jour où il n'est plus que de 4^m 48^s.

La hauteur du soleil est de 33° 34' le 1^{er}, et de 45° 48' le 31.

Il y a dernier quartier le 5, nouvelle lune le 13, premier quartier le 21, pleine lune le 27.

La Lune sera près de Mercure le 14; de Vénus le 14; de Saturne le 15; d'Uranus le 16; de Mars le 21; de Jupiter le 26, et de Saturne le 31.

DURÉE DU JOUR, DURÉE DE LA LUMIÈRE DE LA LUNE, HEURES DU LEVER ET DU COUCHER DES PLANÈTES.



Bibliographie.

Théâtre choisi de Voltaire, avec une notice biographique et littéraire et des notes; par M. Gêruez, professeur suppléant d'éloquence française à la Faculté des lettres de Paris. — 1 vol. in-18. — Paris, Bachellet. 3 fr. 50 c.

M. Gêruez, à qui nous devons déjà un *Théâtre choisi de Racine*, un *Théâtre choisi de Corneille* et des *Fables de La Fontaine* avec notices biographiques et notes, vient de publier un *Théâtre choisi de Voltaire*. Ce nouveau volume, de près de 900 pages, contient sept tragédies : *Céleste*, *Brutus*, *Zaïre*, la *Porte de César*, *Alzire*, le *Fanatisme* et *Mérope*. Annoté comme les précédents, il est accompagné aussi d'une notice biographique et littéraire non moins intéressante et remarquable que celles dont Racine, Corneille et La Fontaine avaient fourni le sujet au savant et spirituel auteur des *Essais d'histoire littéraire* et de *l'histoire de l'éloquence politique et religieuse en France* pendant ses quatorzième, quinzième et seizième siècles. Après avoir raconté en quelques pages les circonstances principales de la Vie de Voltaire, l'auteur juge sommairement ses autres ouvrages. M. Gêruez s'étend plus particulièrement sur ses œuvres dramatiques. Nous regrettons de ne pouvoir en citer ici que la conclusion de cette étude.

« Comme tragique, Voltaire s'est placé avec un caractère original à côté, mais au-dessous, de Corneille et de Racine; dans l'épopée il tient chez nous le premier rang, bien en deçà de Virgile et de l'Arloste, qu'il a pris pour modèles; inégal dans la satire, il a plus de vivacité et moins de correction que Boileau; ses contes ne laissent au-dessus de lui que La Fontaine; il manque dans l'ode, grimace dans la comédie, détonne dans l'opéra; ses épitres et ses discours de morale sont d'un poète disciple d'Horace et rival de Pope; il est incomparable dans la poésie légère; comme prosateur, il n'a point de rivaux pour la netteté, la vivacité, l'éloquence, le naturel; historien, il charme, l'entraîne, il séduit; sa narration est vive, ses descriptions simples et colorées, ses réflexions courtes et judicieuses; ses tomas ne laissent pas languir l'intérêt et provoquent le rire par des saillies imprévues; ils sont satiriques et plaisants; ses pamphlets détonnent de ses traits qui méritent et qui restent dans la plume; sa correspondance, merveilleusement féconde, est le produit le plus étonnant et l'image la plus vive de cet esprit vaillant, infatigable, inépuisable, de ce composé d'air et de flamme, selon la antique expression de M. Villenain. »

La sagesse du hameau, entretiens d'un aïeul et de ses petits enfants sur la famille, l'autorité paternelle, le travail, la propriété, les riches et les pauvres; par M. J. Ponchat. — *Les colons du rivage*, ou industrie et probité, par le même. 2 vol. in-32 de 150 pages. Paris, Dezobry. — 60 c. le volume.

Ces deux nouveaux ouvrages de l'auteur de *Trois mois sans la neige* et des *Glanures d'Esopo*, semblent qu'on lui, diffèrent par la forme, « annoncer qu'ils sont de M. J.-J. Parfait et que leur auteur les destine à servir de lecture courante dans les écoles primaires, c'est assez dire qu'ils se proposent d'attacher à ceux qui les front des idées d'ordre, de prévoyance, de modération, de travail et de moralité. M. Ponchat a un talent tout particulier pour parler aux enfants; il sait leur plaire en les instruisant; même quand il leur donne les leçons les plus graves de sagesse et de vertu, il parvient toujours à les attacher à ses récits; enfin son style est si clair qu'ils le comprennent sans le moindre effort, si facile et si correct qu'en lisant ou en entendant lire ses ouvrages ils apprennent à parler plus purement leur langue à mesure qu'ils deviennent meilleurs. »

La sagesse du hameau se compose, comme son sous-titre l'indique, d'une série d'entretiens, d'un aïeul et de ses petits-enfants sur la famille, l'autorité paternelle, le travail, la propriété, les riches et les pauvres. Ces dialogues sont habilement entremêlés d'histoires morales qui y répandent une agréable variété. Quant aux *Colons du rivage*, ou industrie et probité, c'est l'histoire d'une humble famille suisse, histoire qui servira de leçon à beaucoup de gens et montrera combien de ressources la pauvreté industrielle trouve encore au milieu de la société. Comme l'écrit M. Ponchat, le récit agréable, mais fidèle, de la vie et des travaux de cette famille « fera quelque bien, en un temps où l'on se plaint sans cesse qu'il est presque impossible de se faire un sort dans le monde et de trouver une place au soleil; erreur décourageante qui serait moins répandue si l'on savait se contenter de ce qui est vraiment nécessaire, et profiter soigneusement des secours que l'équitable Providence ménage à ses enfants en apparence les plus délaissés. »

Calendrier astronomique illustré.

PHÉNOMÈNES DE MARS 1850.

Heures du lever et du coucher des Astres.

Ce mois est signalé par le passage du soleil dans l'équateur. C'est le 20 à 11^h 12^m du soir que l'astre traverse le grand cercle, et que commence le printemps astronomi-

Routes apparentes des Planètes.

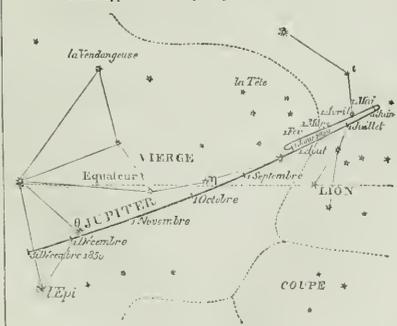
Mercury est étoile du matin pendant toute la durée du mois. Comme il se rapproche chaque jour du soleil, de manière à se perdre dans les rayons de cet astre à la fin du mois, et qu'il ne se lève même pas une heure avant lui, au commencement, il ne sera pas facilement observable. Son orbite apparente est représentée page 237 du vol. XIV, N^o du 29 décembre 1849, jusqu'au 16. La plus grande élongation à lieu le 5.

Vénus se lève et se couche à peu près en même temps que le soleil pendant la durée presque entière du mois. À la fin du mois, seulement, elle est, pour son coucher, en retard de 38 minutes sur le soleil. Elle ne se prêtera donc pas facilement aux observations.

Mars est encore sur l'horizon pendant une bonne partie de la nuit. Son mouvement est direct et représenté page 79 dans le N^o 2 de février.

Jupiter, au commencement du mois, se lève un peu après le coucher du soleil; à la fin, il se couche un peu avant le lever. En un mot, il brille pendant presque toute la durée de la nuit. Son mouvement propre, assez lent et rétrograde, est représenté dans la figure ci-après.

Orbite apparente de Jupiter pendant l'année entière.



Saturne se couche d'abord plus de deux heures après le soleil, au commencement du mois; mais il se rapproche rapidement des rayons de cet astre, dans lesquels il se perd vers le 31. Aussi cessera-t-il, dès le 13, de se prêter aux observations. La conjonction à lieu le 31 même. Le mouvement est direct.

Uranus se rapproche aussi du soleil, et même un peu plus rapidement que Saturne. Cependant il s'éloigne, à la fin du mois, encore près d'une heure et demie entre son coucher et celui du soleil.

Neptune commence à se dégager le matin des rayons du soleil; mais pas encore assez pour se bien prêter aux observations.

Éclipses des satellites de Jupiter.

Le nombre de ces phénomènes sera de 15, savoir : 5 immersions et 10 émergences. En voici le tableau :

1 ^{er} SATELLITE.		2 ^e SATELLITE.		3 ^e SATELLITE.	
Dates.	Heures.	Dates.	Heures.	Dates.	Heures.
8	0 ^h 47 ^m 3 ^e mat.	7	9 ^h 37 ^m 11 ^e soir.	23	6 ^h 53 ^m 45 ^e soir.
				30	10 ^h 52 ^m 21 ^e mat.
9	9 ^h 29 ^m 48 ^e soir.	15	3 ^h 0 ^m 9 ^e mat.		ÉMERSIONS.
15	4 ^h 51 ^m 8 ^e mat.	25	6 ^h 54 ^m 35 ^e soir.	23	10 ^h 6 ^m 7 ^e soir.
16	11 ^h 22 ^m 35 ^e soir.			31	2 ^h 4 ^m 1 ^e mat.
24	1 ^h 16 ^m 28 ^e mat.	4 ^e SATELLITE.			
25	7 ^h 44 ^m 57 ^e mat.				IMMERSION.
31	3 ^h 10 ^m 29 ^e mat.	25	4 ^h 20 ^m 33 ^e mat.		

Occultations d'étoiles.

Il y aura seulement cinq étoiles dont les occultations seront visibles à Paris, savoir :

DATES.	DÉSIGNATION DE L'ÉTOILE.	IMMERSION.	ÉMERSION.
19	19 Aldébaran.	0 ^h 39 ^m soir.	1 ^h 2 ^e soir.
23	3 Écriveuse.	1 ^h 16 ^m matin.	2 ^h 6 ^m matin.
23	62 ^e Écriveuse.	11 ^h 45 ^m soir.	0 ^h 46 ^m matin.
24
24	63 ^e Écriveuse.	0 ^h 9 ^m matin.	0 ^h 25 ^m matin.
28	23 ^e Vierge.	0 ^h 43 ^m matin.	1 ^h 53 ^m matin.

Nouvelles boîtes aux lettres, à Paris.

Bien que les modifications apportées par la réduction du tarif des ports de lettres au mouvement de la correspondance en France n'aient pas encore produit les résultats financiers que l'on doit espérer de la loi qui en a si notablement abaissé le prix de transport, il faut cependant reconnaître que le nombre des lettres expédiées s'est accru dans une proportion assez considérable pour faire sentir à l'administration la nécessité d'augmenter dans Paris la quantité des boîtes destinées à leur réception. Cette augmentation devait également entraîner la modification de ces boîtes, dont la capacité, la forme et surtout la matière ne répondent plus aux besoins du service.

Empruntant à la Belgique le modèle des boîtes aux lettres qui fonctionnent depuis quelque temps à Bruxelles, l'administration des postes françaises vient, à titre d'essai, d'en faire établir quelques-unes à Paris sur la voie publique, et l'on en peut voir un spécimen devant la caserne des pompiers de la rue de la Paix.

Cette nouvelle boîte aux lettres, exécutée en fonte de fer bronzé, affecte la forme d'une borne ronde de la hauteur d'environ 1 mètre 80 centimètres reposant sur un socle de granit et surmontée d'un couronnement dans lequel est pratiquée l'ouverture destinée à la réception des lettres. Un petit auvent, résultant du renflement d'une des moulures supérieures, abrite suffisamment contre l'introduction de la pluie cette ouverture, au-dessous de laquelle s'ouvre une porte pour le retrait des lettres confiées à la boîte, dont la destination est indiquée au pu-



P. B.

blic par une inscription répétée de chaque côté dans un cartouche en relief.

Ce petit monument, sous le rapport de la forme, de la capacité et surtout de la sécurité que présente sa matière sur toutes les anciennes boîtes en usage, paraît parfaitement remplir le but que l'administration a dû se proposer dans son établissement et sa construction.

était un chef-d'œuvre de style et de critique, comme tout ce qui sort de la plume et de l'esprit du célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie. M. Mignet y appréciait Ancillon à sa juste valeur; il constatait avec cette politesse de forme qui le caractérise que c'était un de ces hommes honnêtes mais sans initiative dont le rôle consiste à vulgariser des idées déjà communes. « M. Ancillon, dit-il, n'a pas eu beaucoup d'invention comme théoricien. Il s'est tenu avec une constance éclairée et volontaire dans les voies moyennes, qui sont souvent les voies vraies; en toutes choses il a eu le rare mérite de la modération. » Et ailleurs, quand il le montre arrivant à Paris après la prise de la Bastille, quand il se demande quel fut sur le descendant des calvinistes proscrits l'effet de l'enivrant spectacle que présentaient alors Paris, s'il applaudit à cette régénération du grand peuple dont ses ancêtres avaient fait partie, et si dans l'enthousiasme libérateur de sa liberté il vit poindre les premières lueurs de la liberté du monde, ne répond-il pas : Quoique fort jeune encore, M. Ancillon était plus réfléchi qu'enthousiaste. Mûri sans avoir vécu, prévoyant avant d'être expérimenté, il se défia d'une réforme sociale qui lui semblait compromettre ce qu'elle avait de nécessaire par ce qu'elle entreprenait d'excessif. L'impression qu'il en reçut demeura ineffaçable; elle le disposa plus tard à opposer la souveraineté de la raison à la souveraineté du nombre, à faire découler la constitution des Etats non d'une théorie générale des droits de l'humanité, mais des traditions historiques de chaque peuple. »

Si on peut reprocher à Ancillon de n'avoir pas émis d'idées nouvelles, on doit, du moins, lui savoir gré d'avoir accepté franchement celles dont le temps lui paraissait venu; s'il ne proposa pas de réformes prématurées, il fit ou il conseilla de faire toutes les concessions nécessaires; il n'appartenait pas à l'école de la souveraineté populaire, mais il ne se rattacha pas néanmoins à l'école du pouvoir absolu. Il ne fut ni le disciple de Rousseau et de Nably, ni l'émule de MM. de Bonald et de Maistre. « Plein d'admiration pour le génie de Montesquieu et la philosophie de Kant, l'étudia, dit M. Mignet, les faits sociaux avec la méthode historique de Puv, et les soumit au principe dogmatique de l'autre. Il s'attacha à éclairer la politique par l'histoire et à la régler par la raison. »

A ce titre, la lecture de l'ouvrage, assez médiocre d'ailleurs, qu'il publia en 1824 sous ce titre : *De l'esprit des constitutions et de leur influence sur la législation*, pourrait offrir aujourd'hui quelque utilité. Peut-être à ce moment où les deux partis extrêmes de l'avenir et du passé compromettent si gravement les intérêts du présent par leurs folles exigences et leur absurde résistance, peut-être les sages réflexions de ce livre modéré seraient-elles de nature à ramener dans la bonne voie un certain nombre d'esprits égarés. Il ne nous est guère permis de l'espérer... Toutefois nous devons remercier M. C. Muteau de l'avoir traduit et fait imprimer à ses frais. C'est un service qu'il a nous ne dirons pas rendu, mais essayé de rendre à son pays. Son travail lui fait doublement honneur et par son but et par son exécution. Le style en est toujours facile et clair, souvent élégant; et quant à la fidélité de la traduction, elle a pour garant l'un des plus savants professeurs de la faculté des lettres de Dijon, qui a bien voulu revoir entièrement cette première publication d'un de ses élèves les plus distingués. M. Muteau est jeune et riche; qu'il continue à employer sa jeunesse et sa fortune à des études aussi sérieuses, à des travaux aussi utiles, et il nous trouvera toujours prêt à l'encourager et à l'applaudir!

Rébus.



EXPLICATION DU DEUXIÈME RÉBUS. En faisant des heureux, un roi l'est à son tour.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franc d'un mandat sur la poste ordre l'échevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN

Tiré à la presse mécanique de PLON FRÈRES, 36, rue de Valenciennes.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Mars doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point interruption dans l'envoi du Journal, s'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de A. LE CHEVALIER et C^o, rue Richelieu, N° 60.

Aux Abonnés.

Quelques réclamations au sujet de la table du tome XIV de l'Illustration nous obligent d'annoncer de nouveau que ce tome XIV a été terminé à la fin de décembre 1849. Mais ce volume ne doit être broché ou relié qu'après avoir été complété par une Table générale, méthodique, analytique et alphabétique, qui aura l'importance de huit numéros ou 130 pages de l'Illustration en petit texte, et dont la rédaction n'est pas encore terminée. Cette Table, comprenant toutes les matières des 14 premiers volumes de l'Illustration, ajoutera une valeur consi-

dérable à une collection qui est l'histoire universelle de sept années, en rendant faciles des recherches de tout genre, texte et dessins épars dans cet immense recueil.

La Table générale sera ainsi de ces 14 premiers volumes comme une première série de la collection.

A l'avenir, la Table méthodique remplacera à la fin de chaque volume la table sommaire que nous avons reconnue être insuffisante.

Les numéros publiés depuis le 1^{er} janvier 1850 appartiennent au tome XV.

Nous rappellerons ici que la réimpression des 14 premiers volumes de l'Illustration nous permet aujourd'hui de fournir tous les numéros, cahiers ou volumes pouvant compléter des collections.

Correspondance.

M. E. D. à Toul. — Nous n'avons pu vaincre la modestie de l'auteur qui se refuse absolument à cette reproduction.

M. F. à Nanterre. — Vos observations sont justes, monsieur; faites nous remettre les brochures.

M. E. P. à Lyon. — Faites-nous, monsieur, votre proposition. Les 14 volumes de l'Illustration coûtent 224 fr. Nous donnons en prime deux ans d'abonnement gratuit. Il est donc impossible de réduire sur le prix plus que la valeur de ces deux années d'abonnement.

M. T. P. à Strasbourg. — Partie comptant, partie en valeurs acceptables sur Paris, Sion, non. Nous n'avons pas l'honneur de vous connaître, monsieur.

De l'esprit des constitutions politiques et de son influence sur la législation, par J. P. F. ANCILLON; ouvrage traduit de l'allemand par C. M., docteur en droit. — Paris, A. Delhomme, 1850. — 1 vol. in-8°, 4 fr. 50 c.

Ancillon avait eu l'honneur d'être nommé en 1832 associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques; aussi, dix ans après sa mort, M. Mignet lit à ses collègues une notice historique sur la vie et les travaux « de ce dernier rejeton d'une famille de réformés français proscrits par la révocation de l'édit de Nantes, que l'origine de ses aïeux et l'heureux emploi de la langue française rattachaient à la France, et qui d'abord pasteur d'une petite église réformée, puis professeur d'histoire et secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, enfin gouverneur du prince royal et ministre des affaires étrangères de Prusse, s'était montré prédicateur éloquent, historien judicieux, philosophe conciliant, publiciste original, homme d'Etat modéré. » Cette notice